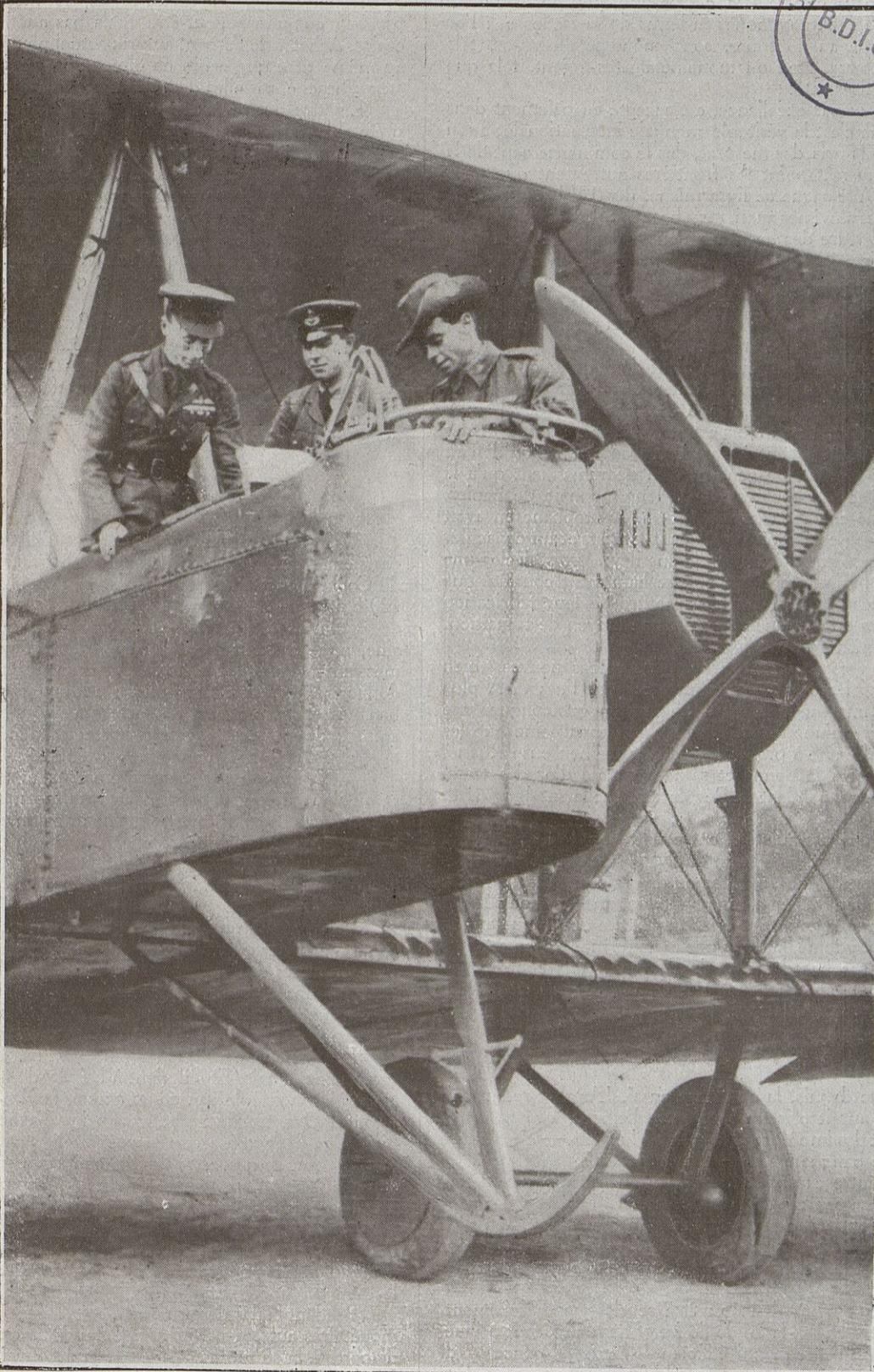


LE PAYS DE FRANCE



TROIS AVIATEURS ONT TENTÉ
d'effectuer le raid Europe-Australie. L'australien
Ross Smith est arrivé le premier. Notre compatriote
Poulet se trouvait encore le 13 décembre à Rangoon, ayant
son appareil avarié. L'anglais Howell a dû se noyer dans les
parages de Corfou. Voici Ross Smith, photographié sur
son Vickers, à sa première escale en Asie.

LA CRISE DE LA MONNAIE : CAUSES ET REMÈDES

ON a dit de la monnaie qu'elle ne remplissait jamais mieux son office que lorsqu'elle ne faisait pas parler d'elle. On éprouve aujourd'hui la justesse de cette observation : tout le monde s'entretient de questions monétaires, avec plus ou moins de compétence, parce que précisément nous sommes en période de crise.

Comment cela est-il arrivé ?

Il ne faut pas se fier aux apparences et croire que le mal a éclaté soudain. Il existait à l'état latent depuis longtemps déjà, et les spécialistes le voyaient se développer et grandir avec inquiétude. Si rien n'a été fait pour le conjurer, c'est que l'on craignait de le précipiter, sans aucune utilité, rien qu'en signalant son existence.

Il faut expliquer, pour comprendre ce qui s'est passé, que la France est ce qu'on appelle un pays bimétalliste, c'est-à-dire qu'il possède deux étalons et, si l'on préfère, deux communes mesures de sa richesse : l'or et l'argent ; d'autres pays, au contraire, sont monométallistes-or, tels que l'Allemagne, l'Angleterre, etc., ou monométallistes-argent, tels que la Chine, les Indes anglaises, etc.

L'or, le métal précieux par excellence, est accepté en paiement dans tous les pays, de sorte que c'est la véritable monnaie internationale ; aussi les États belligérants ont-ils pris des mesures, dès le commencement de la guerre, pour qu'il ne traversât point les frontières autrement que pour des frais patriotiques. L'Allemagne se livra même, dès 1914, à une véritable chasse à l'or, que nous suivîmes aussi, mais beaucoup plus tardivement.

En fait, depuis l'ouverture des hostilités, nous avons donc vécu sous le régime du monométallisme-argent, et il en a été de même chez nos alliés et chez nos ennemis, d'où l'élosion d'un double phénomène qui explique la crise que nous avons subie en 1915-1916 et celle que nous traversons de nouveau : d'une part, la disparition de l'or ; de l'autre, la raréfaction et, par conséquent, le renchérissement de l'argent.

Soit que par patriotisme les particuliers aient donné leur or à l'État, qui s'en est servi pour payer ses achats à l'étranger, soit que par égoïsme ils l'aient théorisé, c'est-à-dire caché, il y a de longs mois que l'on ne voit plus d'or dans la circulation : un louis est une véritable rareté dans les transactions entre particuliers. Quant à l'argent, avant même qu'il n'ait atteint son prix actuel, beaucoup de gens ne s'en démunissaient qu'à la dernière extrémité, préférant se débarrasser de leur monnaie de papier.

La mauvaise monnaie chasse la bonne, dit-on. Aristophane en avait déjà fait la constatation cinq cents ans avant Jésus-Christ, et un conseiller de la reine Elisabeth, Gresham, a établi là-dessus il y a trois siècles une théorie que les faits ont toujours confirmée. Gresham avait constaté que les pièces neuves disparaissaient au fur et à mesure de leur fabrication et qu'il ne restait toujours que les anciennes comme moyen de transition.

N'en est-il pas de même de nos jours ?

A égalité de valeur, on garde de préférence des pièces neuves, bien frappées, plutôt que des pièces salies et détériorées par l'usage. A plus forte raison quand on s'imagine que, pour une raison quelconque, une monnaie a plus de valeur qu'une autre. On se figure sans peine que les roubles-papier, émis par Lénine à profusion, dans la malheureuse Russie, ont chassé depuis longtemps la bonne et saine monnaie d'or des tzars. De même nos grands-pères, pendant la Révolution, cachaient leur or et sortaient leurs assignats.

Dieu nous garde d'une assimilation entre notre époque et celle du grand drame que notre pays a vécu à la fin du XVIII^e siècle. Il n'en est pas moins vrai qu'un sentiment d'inquiétude, sinon de crainte, s'est manifesté chez nous, sans qu'il y ait lieu de s'en étonner, pendant une certaine période de la guerre, et a provoqué la première crise monétaire dont nous avions souffert. Le gouvernement y remédia, dans une certaine mesure, en contrignant le public à vider ses bas de laine de l'argent qu'ils contenait. Il obtint le résultat cherché en procédant à la démonétisation des pièces frappées à l'effigie de Napoléon III lauré.

La victoire est venue depuis, la confiance aussi. L'argent redevenait moins timide et la crise aurait pris fin tout naturellement, à mesure que par le jeu des emprunts et des impôts la circulation fiduciaire, — c'est-à-dire le montant des billets de banque émis, — aurait diminué.

Mais voilà qu'une autre cause de théâtralisation est apparue, déterminant la crise actuelle. Le passage de tous les pays belligérants au monométallisme-argent a provoqué de leur part une demande de plus en plus importante de métal-argent. Or l'argent, en dépit de sa dépréciation pendant le dernier demi-siècle, est relativement rare. Sans cela, il ne serait pas un métal précieux.

Les besoins nouveaux n'ont donc pu être servis que difficilement, et là comme en toute autre chose, la loi de l'offre et de la demande a joué, c'est-à-dire que le prix de l'argent, qui était en 1913 de 27 pence 37 d. l'once, est monté par étapes successives au chiffre inconnu jusqu'alors de 70 pence. Avant 1871, le cours était monté à 61 pence : ce record, comme on le voit, est maintenant battu.

La conséquence, — on la devine, — c'est que la valeur réelle, marchande, d'une pièce d'argent, est bien supérieure à sa valeur légale, celle qui est marquée sur son effigie.

Tandis que, pendant de longues années, on aurait eu intérêt à transformer l'argent métal en monnaie, puisqu'il n'en fallait que pour 4 francs, 3 francs ou 2 fr. 50, suivant les époques, pour fabriquer une pièce de 5 francs, on trouverait profit, aujourd'hui, à faire fondre les pièces pour des usages industriels, puisqu'une pièce de 5 francs coûte en réalité 7 francs. Inutile de dire que la loi interdit formellement cette dernière opération aussi bien que la première.

Pour le moment, nous nous trouvons donc en présence de ce que l'on appelle une monnaie « trop forte ». C'est préférable à une monnaie trop

faible, mais c'est un défaut quand même, qui a ses inconvénients. Nous nous en apercevons assez depuis quelques semaines.

Si le public ne se risque pas à faire fondre ses pièces, depuis surtout que d'énergiques sanctions ont été prises contre des trafiquants, et n'essaie pas de les passer à l'étranger, maintenant que la surveillance des frontières est très sévère, il les garde par devers lui, on ne sait dans l'espérance de quel gain futur, et ne se décide pas à donner pour vingt sous ce qu'il sait en valoir vingt-sept.

Voilà pourquoi, comme nous le disions plus haut, il était difficile de prévenir cette crise. Il eût suffi d'exposer la situation, telle qu'elle apparaissait aux spécialistes depuis longtemps déjà, pour provoquer cette théâtralisation dont nous avons souffert bien assez tôt.

Maintenant que le mal a éclaté, des mesures peuvent-elles être prises pour le conjurer ? Peut-être, mais pas aussi facilement qu'on paraît le croire. Acheter de l'argent au prix actuel pour frapper de nouvelles pièces au même titre que celles en circulation serait une opération onéreuse et sans efficacité, car elles disparaîtraient au fur et à mesure de leur émission.

Emettre des petites coupures de 2 francs, 1 franc et à 0 fr. 50 serait préférable. De nombreuses villes l'ont déjà fait depuis quatre ou cinq ans, et Paris pourrait suivre leur exemple. Encore que la situation ne soit pas pareille, et que, — même toutes proportions gardées au point de vue de l'importance de la population, — il ne puisse pas y avoir de comparaison entre le trafic commercial de Paris et celui de Carpentras. Le principal inconvénient des billets parisiens de valeur minimale, c'est qu'ils auraient une circulation si grande qu'en deux ou trois jours ils seraient sales, crasseux, déchirés, méconnaissables, et que leur entretien serait plus coûteux que celui d'une monnaie de métal.

La Chambre de commerce de Paris en avait cependant tiré en 1914, à toutes fins utiles, mais elle les a détruits à l'approche de l'ennemi, pour éviter qu'ils ne tombassent entre ses mains.

Sans doute sera-t-on obligé d'en refaire, et, à tout prendre, avec leurs défauts, ils faciliteront mieux les échanges que le retour au troc du temps jadis ou des peuplades primitives.

Wolorosky raconte quelque part l'histoire amusante d'une actrice parisienne qui avait reçu comme cachet aux îles Hervey, dans l'archipel de Cook, 3 porcs, 23 dindons, 80 poulets, 120 citrouilles, 1.500 oranges, 120 boisseaux de bananes.

« On me dit, écrit-elle à une amie, qu'un spéculateur de l'île voisine, appelée Mangéa, doit venir demain pour nous faire des offres, à mes camarades et à moi. En attendant, pour tenir nos porcs en vie, nous leur donnons à manger les citrouilles ; les dindons et les poules nous dévorent les bananes et les oranges, de sorte que, pour maintenir sur pied la partie animale de ma recette, je dois lui sacrifier tout le végétal. »

Couïteuse, mais inévitable extrémité.

A Tahiti, où les métaux précieux étaient en trop petite quantité, et où l'on ne connaissait pas l'art de fabriquer de belles vignettes valant de l'or, on se servait tout bonnement, comme monnaie, de poils de moustaches blancs ayant appartenu à des défunt... et certifiés authentiques.

Voilà une coutume qui était bonne à rappeler et que l'on pourrait signaler à notre grand argentier. Peut-être y trouvera-t-il une idée à mettre en pratique.

Vous verrez qu'il préférera écouter ceux qui proposent la démonétisation des pièces actuelles et leur refonte à un titre se rapprochant davantage du cours de l'argent. Mais, pour cela, il faudrait que les détenteurs de la monnaie voulussent bien s'en défaire. Sans doute la crainte de ne plus avoir entre les mains que des médailles sans usage industriel profitable, puisque la fonte est interdite, agirait-elle sur la masse.

Le malheur, c'est que l'argent n'est pas à un prix immuable, qu'il n'y sera même jamais. Et s'il vient à baisser de nouveau, s'il redescend seulement à la moitié de son cours actuel, faudra-t-il procéder à une nouvelle refonte ? Oui, certainement, sous peine d'avoir une monnaie « trop faible », bien plus dangereuse que la présente.

On voit ce que cette double opération coûterait.

Tout cela revient à ce que nous disions tout à l'heure, que la crise n'est pas facile à conjurer. Comme dans la plupart de celles dont nous souffrons, depuis la fin de la guerre, il s'agit avant tout d'une question de production. Or, il ne faut pas désespérer de la découverte de nouvelles pièces d'argent ; on travaille avec trop de fièvre à leur recherche, dans tous les pays du monde, États-Unis, Mexique, etc., où l'on suppose qu'il y en a.

Pendant la dernière moitié du XIX^e siècle, nous avons couru des dangers monétaires autrement sérieux. Celui de la trop grande abondance de l'or, d'abord, à la suite notamment de la découverte des champs californiens. L'or était devenu la mauvaise monnaie, et elle avait chassé la bonne, l'argent, au point que, sous Napoléon III, c'était un ruissellement de pièces d'or, même de cinq francs.

Puis ce fut le tour de l'argent. On crut si bien, à un moment donné, qu'il faudrait le rayer de la liste des métaux rares et précieux que la plupart des pays se mirent au régime du monométallisme-or. M. Edmond Théry, qui avait engagé avec M. Yves Guyot, en 1897, le pari célèbre d'un déjeuner qu'en 1902 le prix de 16 kilos d'argent serait équivalent à celui d'un kilo d'or fut honteusement perdant. Que n'a-t-il reculé l'échéance de son pari jusqu'en 1919 ?

Soyons donc patients en face de la crise actuelle, et gardons la conviction que l'équilibre se rétablisse un jour, peut-être plus prochain qu'on ne le suppose.

JEAN CAROLLES.

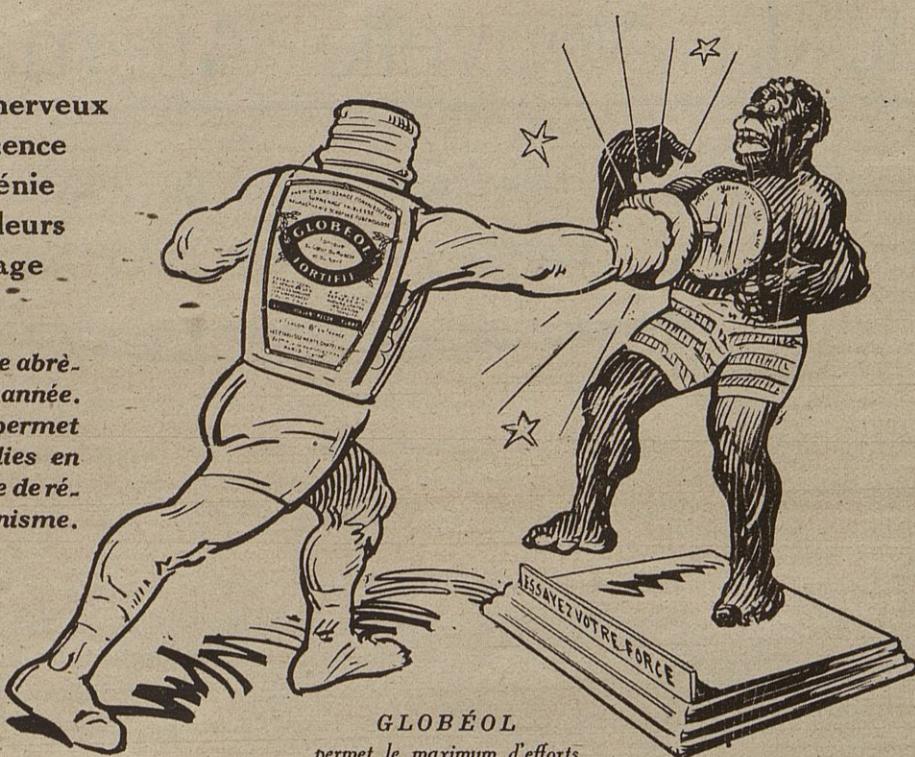
GLOBÉOL

donne de la force

Epuisement nerveux
Convalescence
Neurasthénie
Pâles couleurs
Surmenage

Un mois de maladie abrè-
ge votre vie d'une année.
Le GLOBÉOL permet
d'éviter les maladies en
augmentant la force de ré-
sistance de l'organisme.

Communication à
l'Académie de Méde-
cine du 7 juin 1910.



GLOBÉOL
permet le maximum d'efforts

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »

Dr DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

Tonique vivifiant, abrège les convalescences, augmente la force de vivre.

Reminéralise les tissus.
Nourrit le muscle et les nerfs.

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

Le demi-flacon, f^{co}, 4 fr.; Le flacon, f^{co}, 7 fr. 20; les trois, f^{co}, 20 fr.

GYRALDOSE

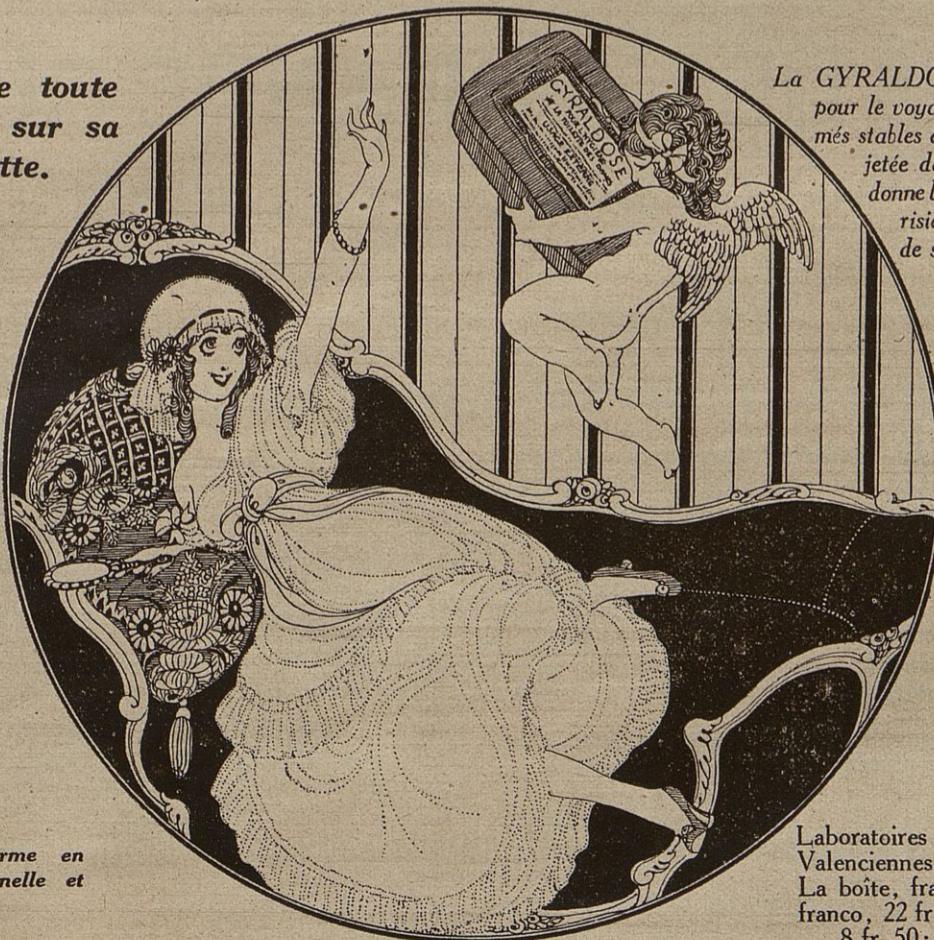
pour les soins intimes de la femme

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.

La GYRALDOSE est un produit antiseptique, non caustique, désodorisant et microbicide, à base de pyolisan, d'acide thymique, de trioxyméthylène et d'alumine sulfatée. Se prend matin et soir par toute femme soucieuse de son hygiène.

Odeur très agréable.
Usage continu très économique.
Ne tache pas le linge.
Assure un bien-être très réel.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.



La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. — Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne.

« La Gyraldose, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rivale. Dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici, il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. »

Dr DAGUE,
de la Faculté de Bordeaux.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, franco, 6 francs; les quatre, franco, 22 fr. La grande boîte, franco, 8 fr. 50; les trois, franco, 24 fr.

Prix : 0 fr. 60

Vient de paraître :

Carte de la Nouvelle Allemagne

Franco contre demande
accompagnée de
0 fr. 75
en timbres-poste



EN VENTE :
Dans le Hall : 6, boulevard
Poissonnière, Paris

et sur demande
chez tous les dépositaires du
MATIN et du
PAYS DE FRANCE
en France et à l'Etranger.

Prix : 0 fr. 60

D'après les Préliminaires du 7 Mai 1919
Éditée par "LE MATIN"



Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du MATIN et du PAYS DE FRANCE, a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50 x 65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationalisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

Pour toutes les familles françaises

Pour tous les touristes des champs de bataille

PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes, des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 fr.

Le *Précis de la Grande Guerre*, que le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du *Pays de France*, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le *Précis de la Grande Guerre* a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

EN VENTE SUR DEMANDE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DU "PAYS DE FRANCE"

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste à la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, boulevard Poissonnière, Paris.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 6 au 13 Décembre

LE 8 novembre a eu lieu la première séance de la Chambre des Députés, la première élue depuis 1914 et dont la composition est pour la première fois le résultat de la nouvelle organisation électorale. Enfin et surtout cette Chambre est la première dans laquelle, depuis 1871, figure la représentation d'Alsace et de Lorraine. Le retour dans cette Assemblée des représentants de nos provinces reconquises marque une ère nouvelle et magnifique de notre histoire. Cet événement s'est accompagné d'une manifestation imposante. L'entrée des députés alsaciens et lorrains fut saluée par une ovation dans laquelle s'associerent sans exception tous les autres représentants de la nation française. Tous les ambassadeurs des nations alliées de la France étaient présents. Le maréchal Foch, de nombreux généraux, parmi lesquels on reconnaissait le général Mangin et le général Weygand, avaient tenu à assister à cette séance historique. Les tribunes réservées au public étaient littéralement bondées, et plusieurs centaines de personnes restaient massées dans les couloirs, sans pouvoir même jeter un regard dans la salle, tandis que la foule, au dehors, après avoir vu arriver les députés d'Alsace et de Lorraine, s'obstinait à attendre leur sortie pour les acclamer encore.

Lorsque M. Siégfried, président d'âge, qui est précisément un Alsacien, eut ouvert la séance, le Dr François, député de la Moselle, prit la parole au milieu de l'émotion générale et lut une magnifique déclaration par laquelle la députation des deux provinces a voulu affirmer leur amour pour la patrie retrouvée et leur joie d'être redevenues françaises.

« La protestation de Bordeaux, a dit avec une solennité impressionnante le député lorrain, renouvelée en 1874 au Reichstag par les députés nouvellement élus des provinces annexées, n'a rien perdu de sa valeur.

« Jamais, avant 1918, l'Allemagne n'a osé organiser un référendum sur la question nationale dans les provinces asservies.

« Les droits imprescriptibles des Alsaciens et des Lorrains n'ont donc subi aucune atteinte et demeurent tout entiers.

« Aujourd'hui, au lendemain de notre libération, nous ressoudons la chaîne de nos traditions historiques.

« Héritiers légitimes des protestataires de Bordeaux, nous tenons, au moment où nous prenons possession de leurs sièges demeurés vacants pendant près d'un demi-siècle, à signifier à l'Allemagne et au monde entier que l'Alsace et la Lorraine n'ont jamais cessé d'appartenir de cœur à la famille française et qu'elles éprouvent une joie profonde d'y rentrer de fait. »

Une immense acclamation salua la pérégraison de cet inoubliable discours : « L'Alsace et la Lorraine reprennent la garde le long de la frontière du Rhin. Elles ne failliront pas à leur mission de sentinelles avancées de la pensée française ! »

Après le Dr François, M. Clemenceau, le dernier représentant de la Protestation de Bordeaux, monta à la tribune pour lire, d'une voix que le bonheur rendait, par moments, tremblante, le discours par lequel, au nom de la France, et en mémoire des morts, il souhaita, éloquemment, la bienvenue « aux pères d'Alsace et de Lorraine ».

Et lui aussi fut applaudi avec enthousiasme.

Quelques manifestations intempestives de députés socialistes ne portent point atteinte à la solennité de cette séance, dont les assistants garderont toujours le souvenir.

M. Clemenceau s'est embarqué le 11 pour Londres, où il est allé conférer avec M. Lloyd George sur les questions politiques et économiques les plus pressantes. On ne doute pas que, en présence de l'attitude toujours équivoque de l'Allemagne et du mauvais vouloir évident qu'elle met à exécuter le traité, le but du voyage de notre Premier ne soit de préparer la voie pour une alliance défensive formelle entre la Grande-Bretagne, la France et l'Italie. Le ministre italien des Affaires étrangères était précisément à Londres et avait été reçu par le roi. En tout cas, un des premiers résultats de ces conversations sera probablement la formation d'un nouveau conseil interallié entre les premiers ministres des trois puissances. Les différentes questions toujours sans solution : coopération économique entre l'Angleterre et la France, paix avec la Turquie, règlement des Affaires de l'Adriatique, choses de Russie, etc., ont été, paraît-il, passées en revue avec soin. L'échange de vues serait satisfaisant pour nous, et certaines solutions seraient en bonne voie. A la date du 13, il n'avait pas été publié de communications précises sur les conférences, dont on peut prévoir cependant que les résultats seront très importants pour notre pays.

Pendant que notre président du Conseil se rendait à Londres, le chan-

celier autrichien, M. Karl Renner, arrivait à Paris, accompagné de plusieurs conseillers techniques. M. Renner est venu ouvrir des négociations avec le Conseil suprême, principalement sur les trois questions suivantes :

L'Entente est-elle décidée à soutenir financièrement et économiquement une Autriche indépendante, de façon à lui rendre l'existence possible ?

Dans le cas contraire, quelles mesures l'Entente compte-t-elle prendre lorsque le gouvernement actuel aura constaté l'impossibilité pour lui de continuer à gouverner sans l'aide de l'Entente et se sera retiré ?

L'Entente désire-t-elle le rattachement de l'Autriche à un autre groupe économique, et, dans ce cas, à quelles conditions prévoit-elle que ce rattachement puisse être subordonné ?

Cette démarche du chancelier se justifie par la situation de l'Autriche : la détresse y est à son comble ; la population, surtout dans la capitale, est affamée ; le travail est nul. Si l'on ne prend promptement des mesures pour la soutenir et l'aider à se relever, l'Autriche est un pays perdu, et avec lui serait perdu le gage qu'il représente pour les alliés.

Les conditions misérables de la vie présente et les nuages qui assombrissent l'horizon incitent certaines populations à se détacher de la république autrichienne pour chercher à s'agréger à des nations plus heureuses ou moins menacées. Ces tendances séparatistes se manifestent au grand jour. Le Tyrol et le duché de Salzbourg chercheraient leur salut du côté de la Bavière, et il paraît bien que l'on n'est pas disposé à Munich à repousser leurs avances, d'autant qu'il s'agit là de régions agricoles dont on peut tirer des ressources appréciables.

Le Voralberg aussi se séparerait volontiers de l'Autriche pour s'unir à la Suisse, dont il formerait un vingt-troisième canton. La question a été soumise à la population par un référendum qui a donné un nombre de voix imposant en faveur de cette solution. On voit ce projet avec bienveillance en Suisse, surtout à cause de la richesse du Voralberg en force hydraulique. Mais, si ces trois provinces adoptaient une autre nationalité, que resterait-il de l'Autriche ?

La Roumanie est enfin mise en règle avec la Conférence de la Paix et avec ses alliés, en adhérant aux traités de Saint-Germain avec l'Autriche et de Neuilly avec la Bulgarie. Le gouvernement hongrois a été invité à envoyer le plus tôt possible des délégués pour recevoir les conditions de la paix. On suppose que les principales de ces conditions sont : la

division de la Hongrie en quatorze comitats, le versement à l'Entente de 18 milliards en vingt-cinq ans et la prise à sa charge d'un cinquième de la totalité de la dette d'Etat de l'ancienne monarchie danubienne. Une consultation populaire décidera de la forme de l'Etat hongrois, mais les Habsbourg sont exclus de la souveraineté de la Hongrie.

À la date du 13, la réponse du gouvernement allemand aux deux notes de l'Entente n'était pas encore arrivée à Paris : on ne savait, par conséquent, quels en étaient les termes. Mais, dans les cercles politiques allemands, on estimait qu'elle était de nature à hâter la ratification du traité de paix. Dans l'affaire de Scapa-Flow, l'Allemagne maintenait, disait-on, son offre de fournir des réparations et son refus de livrer du matériel flottant.

Ne quittons pas ce sujet sans enregistrer les avertissements que nous donnent les faits, relativement aux précautions que nous devons prendre contre un retour agressif possible de l'Allemagne : dans son rapport au Conseil suprême, le maréchal Foch a établi que l'effectif de l'armée allemande est de 1.200.000 hommes, dont 400.000 appartenant à la Reichswehr et 800.000 frauduleusement enrôlés.

Notre aviateur Poulet, parti le premier pour effectuer le raid France-Australie, était encore en route le 13 décembre, et l'on était sans nouvelles de lui depuis le 3. Par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, il avait au 3 décembre perdu 25 jours : 11 pendant lesquels les autorités britanniques l'avaient retenu, 3 par suite de troubles, 4 pour des réparations indispensables et 7 par le mauvais temps. Arrivé le 1er décembre à Bangkok, il avait été le premier pilote à survoler, venant d'Europe, la capitale du Siam. Après son départ de cette escale, une tempête l'avait rejeté à 60 kilomètres au nord-ouest de là, à Rangoon en Birmanie. On ne savait pas le 13 qu'il en fut reparti.

Part contre, on avait appris que le capitaine australien Ross Smith, qui courrait le même raid et avait volé une partie du trajet de conserve avec Poulet, avait atterri le 10 à Port-Darwin, en terre australienne, gagnant ainsi le prix de 250.000 francs offert par le gouvernement australien au premier pilote de cette nationalité qui réunirait d'un coup d'aile l'Europe et l'Australie.



LE CARDINAL MERCIER

a été solennellement reçu le 13 Décembre à l'Académie des sciences morales et politiques, voici l'illustre prélat à son arrivée à Paris.

IL Y A DU NOUVEAU DANS L'INDE

UN acte considérable, dont on n'a pas encore parlé en France, vient de s'accomplir en Angleterre : la Chambre des Communes, ces jours-ci, a adopté en troisième lecture le bill accordant l'autonomie à l'Inde.

Bien des raisons concourent à donner à ce fait une importance exceptionnelle. D'abord il est fort remarquable en soi : accorder le droit de vote à cinq millions d'Indiens représentant la partie éclairée du vice-royaume, c'est, de la part du Parlement, le premier geste vers l'octroi complet du self-government. Ensuite, cette loi est peut-être la première, de toutes celles que la Chambre des Communes a eu à forger, qui ait été votée après un débat aussi court, et dont l'exposé n'a subi aucune modification au cours des examens que la Commission en a faits. Elle présente encore ces particularités, que des Anglo-Indiens éminents de la Chambre, plus qualifiés par leur origine que les métropolitains pour apprécier sa portée, doutent du succès de l'expérience qu'elle instaure, et qu'elle a passé « haut la main », malgré l'avertissement donné par M. Gershom Stewart, que 98 p. 100 des Anglais résidant aux Indes y sont opposés, et malgré l'avis du colonel Yale, d'après lequel cette mesure n'inspire que des appréhensions au « Service civil », c'est-à-dire à l'administration de tout ordre de l'Inde.

Mais, se demanderont sans doute nombre de nos lecteurs, pourquoi donc nous parlent-on de cette réforme comme d'un événement si extraordinaire ? C'est que l'Inde, dont elle va transformer la vie politique et sociale, est un véritable monde ; un monde, d'ailleurs, sur lequel on est, en général, fort peu renseigné chez nous, et il n'y a à cela rien de surprenant, puisque en Angleterre on ne l'est pas beaucoup mieux.

Sir John Strachey, haut fonctionnaire anglo-indien, dans son ouvrage *l'Inde*, traduit en 1892 par M. Jules Harmand, cite, d'après un autre auteur, Sir Henry Maine, « l'ignorance des choses de l'Inde, si répandue même parmi les classes instruites de l'Angleterre ».

Avec Sir John Strachey on peut dire : l'Inde n'est pas un pays ; c'est un continent. Laissons de côté ce qu'il présente d'admirable dans les créations des civilisations qui s'y sont succédé, le pittoresque, dans ses aspects ou dans les mœurs et coutumes de ses habitants, et de troubler dans les religions et les superstitions de ses peuples. Bornons-nous à envisager l'Inde au point de vue de sa géographie politique et administrative, et nous comprendrons toute l'importance de la loi récemment votée ; et encore ne parlons pas ici des fractions minimales de ce continent qui sont des possessions portugaises et françaises ; mais, sous la dénomination « Inde », comprenons les territoires placés à un titre quelconque sous l'autorité britannique : en un mot, ne parlons que de l'Inde anglaise.

Constatons d'abord que la superficie de l'empire de l'Inde mesure 4.860.000 kilomètres carrés, dont 2.824.372 pour les « Provinces », 1.848.758 pour les « États tributaires » et 185.979 pour les territoires non encore recensés en 1911 ; ce dernier chiffre comprenait 108.100 kilomètres carrés dans l'Inde même. Tout ce territoire, sauf quelque broutille à Aden, est d'un seul tenant. La superficie de la France continentale n'était, avant la guerre, que de 536.460 kilomètres carrés.

L'Inde est divisée en Provinces (territoires de gouvernement direct) en États tributaires ou protégés, au nombre de près de 700, et en territoires possédés théoriquement, mais encore en fait à peu près indépendants. La population de cet empire colossal était, en 1914, à quelque chose près, de 316 millions, dont 244.267.542 habitants pour les Provinces (soit 85 par kilomètre carré), 70.864.995 pour les États tributaires (soit 38 par kilomètre carré) et 9 millions et demi environ pour les pays non recensés. Les provinces comprennent les anciennes préésidences (2), des lieutenant-gouvernements (3) des chefs-commissionnaires (4) et des commissionnaires (4). Certaines provinces sont plus peuplées que de grands États de l'Europe : dans le Bengale proprement dit, il y a plus de 52 millions et demi d'habitants. Quant aux États tributaires, il y en a d'immenses, comptant plusieurs millions d'habitants, et d'infimes, qui, sur quelques centaines de kilomètres carrés, ont une population de 2.000 à 3.000 âmes. Tous ces États ont leurs chefs, librement choisis par leurs populations, et se gouvernent selon leurs propres institutions, mais sous la suprématie et le contrôle du pouvoir central. Il leur est interdit d'entretenir des relations diplomatiques avec d'autres États quelconques et de se faire la guerre entre eux. Ils peuvent avoir des troupes, mais recrutées seulement sur leur territoire et en nombre limité. Ces troupes sont plutôt des forces représentatives et de police, mais, à plusieurs reprises, elles ont prêté leur concours au gouvernement impérial et, bien encadrées, lui ont rendu de réels services.

A la tête du pouvoir central est le secrétaire d'État pour l'Inde, résidant en Angleterre, et qui est un membre du Cabinet britannique : il est assisté d'un Conseil de dix membres, nommés pour dix ans. Sous le contrôle du secrétaire d'État, le vice-roi exerce dans l'Inde l'autorité suprême : c'est une sorte de souverain constitutionnel et de président du Conseil. Choisi parmi les hommes d'État les plus distingués, il est nommé pour cinq ans, mais il peut rester en fonctions beaucoup plus longtemps. Il a pour l'assister un Conseil exécutif de cinq membres, auxquels se joint le commandant en chef des troupes : tous sont nommés par la Couronne. Chacun d'eux a la charge d'un département : Justice, Travaux publics, Finances, Guerre, Intérieur, Agriculture et Revenus ; les Affaires étrangères sont réservées au vice-roi. Il y a en outre, auprès de ce dernier, un Conseil législatif dont font partie, outre le Conseil exécutif, une quinzaine de membres nommés sur la présentation des grandes municipalités et des principales Chambres de commerce.

Le Secrétariat général du gouvernement assure la liaison entre ces conseils et les grands services. Chaque province est administrée suivant son rang, sous le contrôle du vice-roi, par un gouverneur, un chef-commissionnaire, ou un commissionnaire, assisté de conseils dont l'importance varie d'après celle du territoire à administrer. On distingue les pays de régulation et de non-régulation : ces derniers sont ceux où la civilisation est trop peu avancée pour les administrer comme les autres : ils sont soumis à un régime spécial. L'unité administrative est le district, sous l'autorité d'un collecteur, magistrat qui réunit dans sa main absolument toutes les

branches de l'administration et en dirige les rouages : justice, finances, etc. A ces fonctions il joint, s'il y a lieu, la qualité d'agent politique auprès des États protégés qui touchent à son district ou y sont enclavés. Le district couvre parfois une superficie considérable : on en voit qui comptent de 1 à 3 millions d'habitants ; il est lui-même partagé en subdivisions.

Il y a une cinquantaine de districts, plus ou moins, par province.

L'immense population de l'Inde présente une incroyable diversité de races, se rattachant cependant toutes à seulement trois types primitifs : Aryens, Dravidiens, Mongoloïdes. La diversité de religions n'est pas moindre : les populations se classent autant par religions que par races. Disons d'abord que le terme *hindou* désigne seulement tous ceux qui ne professent pas une autre religion que le brahmanisme.

Un recensement d'après les cultes fait en 1911 a donné les chiffres suivants : il y avait 207.147.000 hindous, 62.458.000 musulmans, 10.811.000 bouddhistes et d'âjânas, 3.000.000 de chrétiens, 2.195.000 sikhs, 8.711.000 fétichistes ; les juifs et les parsis atteignaient à peine 100.000. Pour tous ces gens-là, le patriotisme, la nationalité tels que nous les concevons n'existent pas : ils se groupent, les non-brahmanes en tribus, clans, lignées, les hindous en castes et sous-castes, ordres religieux et confréries.

Il faut tenir compte, d'ailleurs, de ce que les populations sont aussi différentes les unes des autres que le sont les pays qu'elles habitent ; l'Écosse ressemble plus à l'Espagne que le Bengale au Pendjab. On parle dans l'Inde plus de cent vingt langues ou dialectes : or, la langue du Bengale est aussi peu comprise à Lahore qu'elle le serait à Londres ; un mahométan instruit du nord de l'Inde est plus rapproché des Anglais qu'il ne l'est des Bengalis gradués de l'université de Calcutta : en aucun pays d'Europe, on ne voit des populations être entre elles aussi différentes qu'un homme du Bengale par exemple est différent d'un Sikh. Et l'administration dirigée par les Anglais est si bien adaptée à tant de milieux divers, et à tant d'institutions différentes, que l'immense majorité des populations se doutait à peine, il y a trente ans, tout en vivant sous le contrôle ou la domination britanniques, de l'existence du vice-roi et de son gouvernement. La religion, et surtout le brahmanisme, est le seul lien qui rattache les uns aux autres d'immenses groupes d'individus différents d'ailleurs par l'aspect physique, le langage et les mœurs : certaines pratiques peuvent varier en passant d'un peuple chez l'autre, mais le fond de croyances et de superstitions ne change pas, qu'il s'agisse des brahmanistes, des bouddhistes ou des mahométans.

Quoi que l'on en ait dit, ou plutôt médit, le gouvernement de l'Inde a toujours agi pour le bien des populations. Dès 1825, lord Bentinck admettait les indigènes recommandables à des fonctions administratives, parfois très importantes ; lui-même, et tous ses successeurs sans exception, ont eu à cœur de favoriser le développement économique du pays et d'augmenter le bien-être des habitants. Les Anglais ont pacifié l'Inde, avant eux continuellement troublée par les guerres : ils y ont établi l'ordre et fait régner la justice. Ils ont aboli les superstitions inhumaines, réduit autant que possible les dangers de famine ; ils ont toujours été en améliorant leurs procédés de gouvernement. Ils ont donné aux populations les moyens de s'instruire. La liberté de la presse qu'ils ont accordée est une des preuves du libéralisme avec lequel ils gouvernent.

Si les peuples de l'Inde veulent s'instruire, ils le peuvent. Outre les écoles de rang inférieur, nombreuses dans tous les pays, il existe cinq universités : celles de Calcutta, Madras, Bombay, Lahore et Allahabad : leur fonctionnement n'est pas le même, ce qui s'explique par la différence des milieux qu'elles sont appelées à éclairer. En tout cas, dans toutes, l'enseignement est suffisamment étendu : des bourses le mettent à la disposition des sujets capables, mais sans fortune. L'enseignement se donne en anglais. On y forme des légistes, des médecins, des ingénieurs. Ce qu'on se propose, dans les collèges composant ces universités, c'est de mettre les élèves à même de prendre une part honorable à l'administration du pays ou d'entrer avec chances de succès dans les professions libérales locales.

Les élèves y suivent leur religion : on leur en fait même, dans certains collèges, des cours spéciaux, dans leur langue natale. Il est à remarquer que les classes indigènes supérieures, même en dehors de toute objection religieuse, n'ont pas voulu profiter des bienfaits de l'instruction offerte par les Anglais. Les grands propriétaires, les chefs, les princes, ne reçoivent pour ainsi dire aucune instruction ; leur ignorance ne leur attire aucun décret : au contraire, il arrive qu'elle soit regardée comme honorable, parce qu'elle témoigne du respect de coutumes immémoriales.

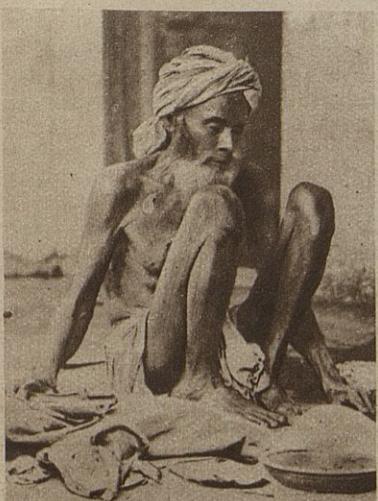
C'est donc la partie de la population que chez nous on appellera la classe moyenne qui envoie ses fils dans les collèges anglo-indiens. Il s'est formé ainsi une élite dont un haut fonctionnaire britannique a pu dire, il y a déjà plusieurs années : « Nous sommes entourés de tous côtés par des gentlemen indigènes de beaucoup d'intelligence et de talent, dont la coopération loyale, sincère et honnête nous donne de grandes espérances. Pour une administration aussi particulière que la nôtre, leurs avis, leur assistance, leur solidarité avec nous sont choses essentielles au succès... Plus nous élargirons la surface de notre contact avec l'opinion publique, intelligente et instruite de l'Inde, mieux cela vaudra. »

Les appréhensions que fait naître, dans certains cercles anglo-indiens, l'octroi de l'électorat à l'élite indigène ne se justifient donc point par la crainte de son incapacité aux affaires : ce que l'on craint peut-être, c'est que cette mesure ne favorise l'opposition, car enfin les Anglais n'ont pas que des amis dans l'Inde, — ou bien qu'elle n'aide l'élément indien à supplanter peu à peu dans les emplois, les situations, l'élément britannique.

Mais la Chambre des Communes, en votant le bill en question, a montré que la Métropole a le sens exact de ses devoirs envers l'Inde. Le droit de vote n'est encore accordé qu'à cinq millions de natifs et ne regarde évidemment que la population des Provinces ; mais il est sage de ne l'octroyer d'abord qu'à ceux qui sont les plus capables d'en user convenablement. Ceux-là, par leur exemple et leurs exhortations, décideront les retardataires à les suivre dans la voie du progrès, sans cependant rien répudier de ce qu'il y a d'honorables dans les traditions de leur race. Et ce sera un jour glorieux pour l'Angleterre que celui où l'on verra son œuvre aboutir à ce fait : l'Inde gouvernée par les Indiens.

JEANNE DUMAINE.

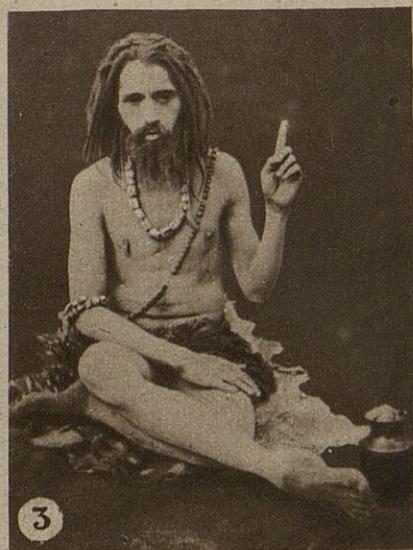
QUELQUES TYPES DE FAKIRS INDIENS



1



2



3



4



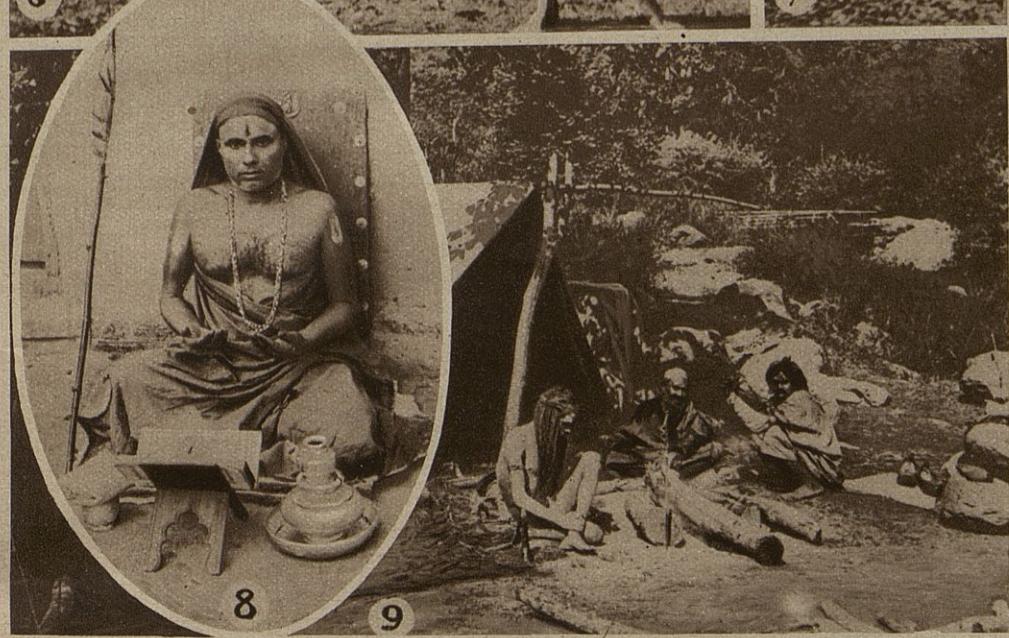
5



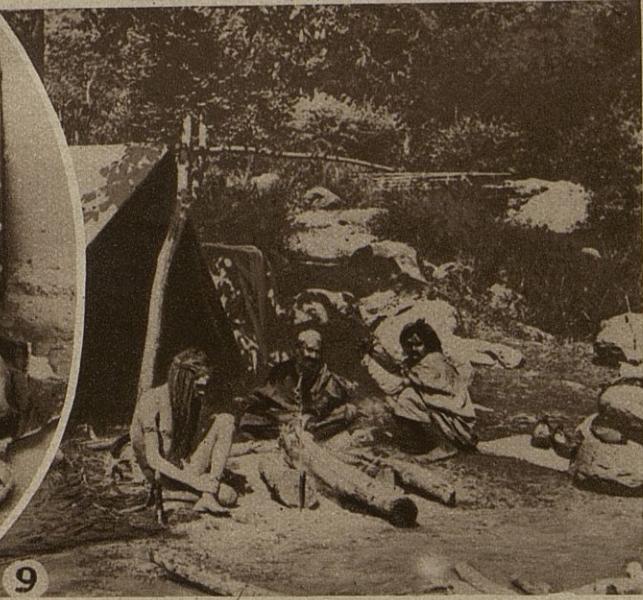
6



7



8



9



10

Parmi les types qui excite le plus vivement la curiosité du touriste dans l'Inde, les fakirs (individus voués, dans un but religieux, aux austérités les plus incroyables) occupent sans contredit la première place. En voici quelques-uns : 1. Fakir du Mysore. — 2. Fakir couché sur des cendres où il fait pousser un palmier. — 3 et 4. Types du Radjpoutana et de l'Inde centrale. — 5. Une assemblée de fakirs. — 6 et 7. Fakirs bateleurs. — 8. Gourou (un saint) en prières. — 9 et 10. Fakirs jongleurs.

Les Cités sous les eaux

S'IL est un phénomène qui semble bien ressortir à la magie, c'est celui auquel les Napolitains ont précisément donné le nom de *Fata Morgana*. Ce phénomène ne se produit que dans certaines conditions atmosphériques : il y faut la double complicité du brouillard et du soleil. Brusquement le golfe de Naples s'illumine, comme au coup de baguette d'un enchanter, et, du fond de la baie, montent des colonnades, des dômes, des tours, des remparts, des jardins, toute une ville d'or et de marbre, miraculièrement éclose sur la stérilité des eaux...

On sait depuis longtemps que toute cette fantasmagorie se ramène, en dernière analyse, à quelques tourbillons de poussière en suspension dans l'atmosphère. Le soleil qui les frappe y détermine les plus étranges combinaisons optiques. L'imagination des spectateurs fait le reste et, comme Hamlet voyait tour à tour ou simultanément dans le même nuage un cheval une baleine et une baleine, elle distingue des colonnades, des portiques et des allées de pins dans ces tourbillons de poussière où la lumière se joue comme sur un écran. Ajoutons que le phénomène est parfaitement inoffensif. Cela n'empêche pas les Napolitains de redouter leur *Fata Morgana* à l'égal de la peste. Comme son apparition a coïncidé quelquefois avec des réveils du Vésuve, ils veulent en tirer l'augure de catastrophes prochaines et courrent se précipiter aux pieds de leur grand saint municipal, san Gennaro...

La prétexte ville sous-marine du golfe de Naples n'est qu'un effet de mirage. Mais s'ensuit-il que toutes les traditions relatives à des villes de cette sorte doivent être reléguées au rang des fictions ? La légende ne recouvre-t-elle aucune parcelle de vérité ? Comment expliquer alors sa persistance et surtout son universalité ?

S'il est une tradition répandue chez tous les peuples, mais principalement en Bretagne, c'est bien en effet celle de ces cités submergées qui continuent à vivre sous les eaux d'une existence mystérieuse et jouissent même, à certaines époques, de l'incroyable privilège de remonter à la surface et de recouvrir, pendant quelques minutes, leur ancienne splendeur. Parlant de la plus célèbre de ces villes, Ys ou Keris, Renan écrivait dans ses *Souvenirs d'enfance* : « On montre, à divers endroits de la côte, l'emplacement de cette cité fabuleuse, et les pêcheurs nous en font d'étranges récits. Les jours de tempête, assurent-ils, on voit, dans le creux des vagues, le sommet des flèches de ses églises ; les jours de calme, on entend monter de l'abîme le son de ses cloches modulant l'hymne du jour... » La même légende se retrouve partout sur le littoral, enrichie de détails plus ou moins poétiques, suivant la tournure d'esprit des riverains ; partout et non seulement au bord de la mer, mais on peut presque dire au bord de tous les lacs et quelquefois de simples marécages, l'imagination populaire se plaît à peupler le fond des eaux de villes ou de manoirs enchantés. C'est là un des lieux communs du *folk-lore* hellénique comme du *folk-lore* malgache, esthoniens, néerlandais ou breton. Et cette unanimité du sentiment populaire est déjà très digne d'attention. Mais il semble bien en outre que, dans un assez grand nombre de cas, les faits observés viennent à l'appui des traditions locales et que tout ne soit pas que fable dans ces traditions.

C'est ainsi que les évolutions de la flotte grecque à travers l'archipel, pendant la dernière guerre contre les Turcs, viennent d'avoir une conséquence inattendue : le lieutenant de vaisseau Bakopoulos, qui faisait des sondages à l'est de Lemnos, a découvert, gisant sous la mer, une ville dont les ruines sont parfaitement visibles et s'étendent sur un périmètre d'environ trois milles marins. Elles occupent l'emplacement appelé Pharis Bank sur les cartes de l'amirauté anglaise. Le lieutenant Bakopoulos a immédiatement adressé un rapport au ministre de la Marine hellénique, qui, de concert avec son collègue des Beaux-Arts, a nommé une commission chargée d'opérer des recherches.

Cette cité sous-marine et qui, à en juger par son étendue, devait être fort importante, aucun historien n'en fait mention ; son nom même est perdu ; mais soyez sûrs qu'à Lemnos la tradition populaire en avait gardé le confus souvenir.

Aussi bien n'est-ce pas la première ville grecque qui ait été submergée. Sans remonter jusqu'à l'Atlantide de Platon, Pausanias parle de trois cités, Idéa, au bord du lac Soloé, Eleusis et Athènes, au bord du lac Copais, qui s'abîmèrent dans les eaux : les ruines de la première de ces cités étaient encore visibles au temps du géographe phrygien ; dans la Caspienne, les restes d'une ville sous-marine, appelée en russe Tchortovgorod (la ville du Diable), en arabe Cherbi-Joumangan (la ville des Grecs), paraissent être l'ancienne Eniana de Strabon. Plus tard, chez les Latins, d'après une tradition rapportée par Aufidius, le palais du roi Silvius, descendant d'Énée, fut précipité au fond du lac Albin : Jupiter s'était ainsi vengé de l'orgueil de ce prince, qui, lorsque le ciel tonnait, ordonnait à ses soldats de frapper sur leurs boucliers pour étouffer le bruit de la foudre. Au moment de la rupture entre Antoine et Octave, la ville de Pisaure, bâtie par le premier sur les rives de l'Adriatique, glissa brusquement dans la mer, ce qui fut considéré, dit Plutarque, comme un mauvais présage pour Antoine.

Mais c'est l'engloutissement de Sodome et de Gomorrhe qui paraît avoir surtout retenti dans l'imagination populaire. La plupart des légendes relatives aux villes submergées ont leur origine dans le récit de la Bible. Bien que M. de Saulcy ait à peu près démontré que Sodome occupait l'emplacement de l'actuel Kharbet-Esdoum et Gomorrhe-Olné de Kharbet-Gourman, la croyance générale est que la mer Morte recouvre les décombres de ces deux villes maudites et, avec elles, celles d'Adama, de Sébouïm et de Ségor, situées également dans l'ancienne vallée de Siddim. Les eaux de la sinistre asphaltite passaient pour ne nourrir aucun poisson, ses exhalaisons pour tuer les oiseaux qui volaient au-dessus. Et l'on se rappelle qu'au moment où Loth, guidé par les anges, fuyait la ville menacée par la colère divine, sa femme, malgré l'ordre du Seigneur, ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel. Il n'est pas jusqu'à ce dernier épisode

qu'on ne retrouve dans certaines légendes, sensiblement plus récentes, de villes englouties, Herbadilla ou Herbauges notamment, qui dort sous les eaux du lac de Granlieu. Prévenu, lui aussi, par un envoyé du ciel, un des rares jusques de cette ville maudite fuyait avec sa femme qui se retourna, malgré la recommandation de l'ange. « Qu'attends-tu ? fit celui-ci. — Mon fils Pierre. — Pierre tu seras donc ! » dit l'ange, qui étendit le bras. Et la désobéissante fut changée en un bloc de granit, respecté par les siècles et qui atteste aujourd'hui encore l'immuabilité de la jurisprudence céleste en matière de curiosité féminine.

L'imagination populaire peut varier, — et elle n'y manque pas, — dans la présentation et la conduite de ses thèmes : elle ne varie pas dans l'explication même du phénomène initial, explication qui lui a été fournie une fois pour toutes par la Bible et dont elle n'entend plus s'écarte. En Allemagne, en Suède, en Livonie, en Irlande, dans les Pays-Bas, bref dans tout l'univers chrétien, les légendes de villes englouties, qui sont innombrables, attribuent toujours au cataclysme la même cause : la vie scandaleuse des habitants. Tantôt ils sont punis par le ciel à cause de leur impiété, tantôt à cause de leur dureté envers les pauvres, tantôt à cause de leurs débauches, mais, en fin de compte, comme les habitants de Gomorrhe et de Sodome, toujours à cause de leurs péchés. Le marais de Korosfo, en Hongrie, recèle ainsi sous la lèpre verdâtre de ses eaux une ville dont les habitants, ne pouvant trouver une salle de danse assez vaste pour que cent couples puissent y danser une *czardas*, s'avisèrent de mener leur branle dans l'église même et, par surcroît de scandale, un jour de vendredi saint. La florissante Hunstadt, en Silésie, subit un sort analogue, parce que la jeunesse s'y livrait à une licence effrénée et méprisait les dons de Dieu ; la colère divine fut à son comble le jour qu'un écolier, trouvant dans sa gibecière un morceau de pain non beurré, le jeta sur le sol et le lacéra de son fouet : le pain se mit à saigner ; la nue s'entrouvrit et un déluge noya la ville. A Shouwen, en Hollande, c'est l'impiété des habitants qui les perdit. Tous les avertissements du ciel n'avaient servi de rien. Alors on vit une sirène qui s'élevait au-dessus de la mer et qui fit trois fois le tour des remparts en chantant :

Shouwen, Shouwen, voici ton jour ; — L'eau va monter dessus tes tours.

Et il en fut comme avait dit la sirène.

Sur nos côtes mêmes, dans toutes les légendes de villes englouties, la submersion de ces villes est présentée sans exception comme un châtiment du ciel. Qu'il s'agisse d'Escoublac, enlisée vivante dans les sables de la presqu'île guérandaise, ou de la cité sous-marine dont on parle dans le Var et que des pêcheurs avaient repérée au large de Saint-Raphaël, ou de celle dont on parle en Gascogne et qui gîterait dans un haut-fond de la baie de Soulac, les explications ne diffèrent pas d'une province à l'autre. Mais il était réservé à la race bretonne de donner à la légende sa forme définitive et de la cristalliser dans un de ces mythes qui firent autrefois la réputation des harpeurs de lais armoricains. C'est le mythe du « Roi d'Ys », popularisé chez nous par l'opéra de Lalo et que tous les bardes de la péninsule ont traité à l'envi, mais aucun plus magnifiquement qu'Olivier Souvestre dans le *guerz* sur feuille volante dont nous tenons ici une traduction et qui est le chef-d'œuvre de la poésie celtique contemporaine.

I

COMPLAINTE DE LA VILLE D'YS

Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville d'Ys que la jeunesse soit si folle et qu'on entende bruire de tous côtés les binious, les bombardes et les harpes ? — Dans la ville d'Ys il n'y a rien de nouveau, car ces divertissements-là sont de tous les jours ; dans la ville d'Ys il n'y a rien que d'ordinaire, car ces divertissements-là sont de toutes les nuits. — Dans la ville d'Ys les ronces poussent par touffes aux portes verrouillées des églises ; on lâche les chiens sur les pauvres qui pleurent. — Dès leurs seize ans, les filles n'y ont d'autre dieu que le péché, et elles lui font une couronne chacune avec sa plus belle rose. — Et c'est Ahès, la propre fille du roi Grallon, c'est Ahès qui, le feu de l'enfer dans le cœur, mène le branle du plaisir et conduit la ville à sa perte. — Saint Gwénolé, navré de douleur, fut souvent trouver le père d'Ahès et, avec des larmes, l'homme de Dieu disait au roi : « Grallon, Grallon, prend garde aux désordres qu'excite Ahès. Il ne sera plus temps quand frappera la colère de Dieu ! Où il n'y avait que rires, il n'y aura que grincements de dents ; où il n'y avait que chants, il n'y aura que lamentations ! » — Et le vieux roi, plein d'épouvante, a morigé sa fille ; mais, ruiné par l'âge, il n'a pas la force d'imposer sa volonté. — Et, lasse des reproches de son père, pour n'être plus sous ses yeux, Ahès a bâti, avec l'aide des esprits du mal, un beau palais près des écluses. — Là, avec ses galants, elle passe les nuits en débauches ; là, dans l'or et les perles, comme un soleil brille Ahès.

II

« Plaisir à vous dans ce palais-ci, jolies belles et jeunes galants, plaisir à vous et nuit joyeuse ! » dit un prince en entrant. — Le prince porte des habits rouges ; sa barbe est longue et noire ; tous ses membres bouillent et ses yeux étincellent. — « Bienvenu sois-tu, étranger, dit Ahès d'une voix melleuse, et mieux venu sois-tu encore si tu connais les choses mauvaises. — Alors, je serai le très bien venu, répond l'étranger, car dans le mal je suis aussi savant que celui qui l'a créé. » — Et aussitôt Ahès de le prier qu'il fasse son tour de danse avec elle ; et tous, alentour, de blasphémer Dieu de toutes leurs forces. — Quand cette danse-là prit fin, le cavalier d'Ahès sourit et, haussant les épaules, il dit : « Vous ne savez rien ! Allez me chercher dans la ville d'Ys les vaisseaux saints de l'église ; allez chercher la croix et le crucifix, une hostie sacrée, et vous verrez !... » — Ahès répondit aussitôt : « On les trouvera dans la chapelle de mon père ; car mon père croit encore, l'imbécile, à ce trompeur de Nazaréen !... » Trois hommes de courir aussitôt, et de renverser l'autel et d'apporter les objets consacrés dans leurs mains maudites.

(A suivre.)

LE GOFFIC.

NOUS VOYAGEONS COMME AUTREFOIS

DANS un livre paru en 1860, le chroniqueur Méry raconte avoir lu en Provence, à Salons, sur l'enseigne d'une auberge ruinée avec tant d'autres par l'établissement des chemins de fer, ce quatrain vengeur imité de Nostradamus :

*En l'an neuf cent machine lourde
A tretous parfit damne et mal.
Gens moult riotoient d'icelle bourde
Au campas renovoient cheval.*

C'est clair comme le jour, ajoutait l'écrivain sceptique, et les aubergistes de la région se nourrissent d'espoir en attendant cette année 1900 qui doit ramener la restauration des diligences.

Cette prophétie paraît avoir beaucoup amusé le chroniqueur. Qui d'ailleurs n'aurait-elle pas fait rire à cette époque? Et pourtant elle s'est en partie réalisée. Que souhaitait en effet le cabaretier de Salons? que sa cour soit pleine de voitures, son auberge pleine de voyageurs, enfin, comme on dit, que les affaires reprennent. Eh bien! n'est-ce pas précisément en cette année 1900 que l'automobile a pris un grand essor, l'automobile qui devait ramener la vie sur les routes et dans les pays perdus, faire se remplir à nouveau les auberges des grands chemins. Encore un coup, voici ce que demandait seulement le sage cabaretier et, par un hasard étonnant, l'avenir a réalisé ses espérances.

Mais ce que ce brave homme escomptait d'un retour au passé, ressuscité par une invention nouvelle, n'y a-t-il pas là une coïncidence singulière?

Déjà, dès les premiers temps de l'automobile, on avait deviné que ce libre voyage sur les routes nous ramenait à des mœurs anciennes, antérieures à la construction des chemins de fer; mais quelle erreur de trouver, comme on l'a vu alors, des rapports entre la vie en automobile et la vie en diligence!

Il n'y en a aucun. La diligence, en effet, c'était le train avant la lettre, un train sur route qui traversait les villes et les villages par la grande rue et sans s'arrêter, qui les « embrochait » au galop de ses coursiers. Si l'on faisait halte dans une auberge, c'était pour changer les chevaux en quelques minutes, ou bien pour y prendre un repas rapide interrompu souvent avant la fin par la trompette du postillon pressé.

Le voyageur par les petites fenêtres de la diligence voyait beaucoup plus mal le pays qu'aujourd'hui par les larges baies des rapides. Il le voyait peut-être plus lentement, mais on était si mal installé qu'on ne pensait même pas à jeter un coup d'œil au dehors. Seul peut-être s'occupait à contempler la nature et à bien regarder ce qu'on voyait des villes « tout ce peuple de poètes, de penseurs et de déclassés » qui prenait place tout en haut de l'impériale, sur le siège, près du conducteur. Pourtant un Stendhal, par exemple, raconterait avoir employé les trois jours qu'on mettait pour venir de Marseille à Paris à manger du pâté et à dormir sans pouvoir le moins du monde prendre contact avec les populations environnantes. Oui, dans les dernières années des diligences, quand on voulait aller vite, le plus vite possible, il en était de même qu'aujourd'hui avec les chemins de fer: on ne voyageait plus, on arrivait.

L'automobile, — l'automobile intelligemment compris s'entend, — nous a rendu la poésie du voyage qui consiste, a dit Jean-Jacques Rousseau, à ne jamais franchir le pays en ligne droite. Et vous connaissez la formule fameuse : « On part quand on veut ; on s'arrête où l'on veut ; on s'arrête autant de temps qu'on veut. » Et l'on se trompe de route, et l'on revient sur ses pas ; on couche où l'on ne pensait pas coucher ; on séjourne deux jours où l'on croyait rester dix ; on en passe dix où l'on prévoyait perdre une heure. Cette manière pittoresque de voyager, nous ne l'avons pas inventée ; et les automobilistes de cette qualité, — les plus nombreux d'ailleurs maintenant, — s'offrent à nous comme les descendants des gens à carrosse, qui voyageaient eux aussi par petites étapes.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle, alors que la mode était d'aller aux eaux, qu'on commença de voyager pour son plaisir.

Jusque-là, on avait jugé, avec l'auteur d'un guide de l'extrême-fin du XVI^e siècle, que « c'est une des incommodités de cette vie que de voyager par le monde ». On craignait de s'aventurer sur des routes qu'on ne connaissait pas, et il fallait une affaire bien grave pour qu'on sortît de sa ville ou de son village. Voyager convenablement d'ailleurs n'était pas à la portée de tout le monde. Mme de Sévigné, qui fut une des grandes voyageuses de son temps, écrit en effet : « Je vais à deux calèches ; j'ai sept chevaux de carrosse, un cheval de bât qui porte mon lit et trois ou quatre hommes à cheval. Je serai dans une calèche avec mes deux plus beaux chevaux ; l'autre avec quatre chevaux et un postillon. »

Le XVIII^e siècle, qui eut la passion, on peut même dire la rage des voyages, — on en aurait la preuve dans la quantité innombrable de guides qui furent publiés à cette époque, — était plus pratique. On employait alors le plus souvent la chaise de poste, berline légère, construite avec une extrême solidité et qui s'attelait à deux, quatre ou six chevaux.

Ce sont les mœurs de ces derniers voyageurs-là que continuent les mœurs de nos modernes automobilistes. Entre ces deux manières de voyager en effet, — si extravagant que cela paraîsse au premier abord, — il y a de nombreux points de ressemblance que nous allons énumérer.

D'abord l'organe essentiel : la voiture.

Le type d'automobile le plus généralement adopté pour la route, la limousine, est le descendant direct des anciens carrosses, à la façon d'ailleurs dont notre triste habit noir est le dernier successeur des beaux habits brodés de l'ancien régime.

Du carrosse, la limousine a quand même les lignes générales, souvent courtes ; comme lui, elle est toute en glaces ; elle s'en inspire même tellement qu'il y a trois ou quatre ans la forme de limousine alors à la mode reproduisait exactement une berline de gala dont le dessin figure dans l'En-

cyclopédie. En consultant les planches de cet ouvrage, on retrouverait encore dans les petites voitures aux lignes tarabiscotées, en faveur au XVIII^e siècle, les ancêtres des dernières limousines aux formes si bizarrement variées. Même la voiture à capote, qui fait penser tout de suite aux landaus, est beaucoup plus près de la berline, de la *Voyageuse anglaise*, que de ces modernes voitures-là.

L'aménagement intérieur d'une berline et celui d'une auto présentent de grandes similitudes. Dans toutes deux on retrouve le nécessaire et les poches pratiquées dans le décor. Il existait même des berlines beaucoup plus confortables que nos autos : témoin celle du duc de Richelieu, dont le fond se rabattait pour former un lit ; et voici sans doute le premier sleeping.

Si l'on veut comparer maintenant une auto et une berline toutes deux équipées pour le voyage, on remarquera encore que leurs contours modifiés sont identiques. Dans l'une et dans l'autre, les bagages se disposent en effet de même. Sur le toit, une bâche mobile protège les malles et les valises ; à l'arrière, un emplacement permet d'y placer une malle qui fait saillie et qu'on appelait au XVIII^e siècle une vache, terme qui, s'il n'est plus en usage dans le public, serait encore conservé par les fabricants de malles. Si, sous le siège du cocher, se trouvait un nécessaire à outils pour les réparations, n'est-ce pas au même endroit, sous le siège du chauffeur, que se place assez souvent son moderne nécessaire de mécanicien? A l'arrière une ordonnance de police obligeait chaque propriétaire à placer un numéro aux chiffres peints en jaune ; aujourd'hui, — il faut bien changer, — les chiffres apparaissent en blanc sur un fond noir.

Depuis plusieurs années, des personnes superstitieuses, — et il n'en manque pas dans le monde de l'automobile, — font poser à l'intérieur de leur voiture une médaille de saint Christophe. C'est ici le dernier aspect d'une vieille croyance du moyen âge qui voulait qu'on ne mourût pas dans la journée où l'on avait contemplé les images de saint Christophe ou de saint Martin. Et les guides du XVIII^e siècle recommandent en première ligne de réciter avant de se mettre en route une oraison à saint Martin.

Nous avons choisi saint Christophe, ils préféraient saint Martin ; mais toutes choses sont égales d'ailleurs.

Tous ces rapprochements sont médiocres, objectera-t-on ; même la question de la vitesse mise à part, on ne peut comparer une automobile et un carrosse. Avec un moteur qui fonctionne bien et une bonne provision d'essence, vous pouvez parcourir une très grande distance tout d'une traite. Il n'en est pas de même avec un cheval. Il faut compter avec lui. Et puis, — c'est aussi un élément qui compte et qui influe sur la physionomie du voyage, — il y a encore l'affection, l'attachement du maître et du cocher pour sa bête.

Mais un chauffeur aussi aime son moteur. L'enfant qui joue à la poupée la considère comme une vraie fille parce qu'elle la traite comme une vraie fille. Le chauffeur est bien vite victime de la même charmante illusion. Il considère son moteur non comme un assemblage de pièces et d'écrous, mais comme quelque chose qui vit, qui est mieux qu'une chose, mais un être. C'est qu'il lui rend les mêmes soins qu'on donne à un cheval. N'a-t-on pas vu cet hiver, par les plus grands froids, les capots des autos enveloppés dans une couverture pour que le moteur n'ait pas froid. Par contre, quand il a trop chaud, après avoir gravi une côte, ne l'aère-t-on pas ? ne l'évente-t-on pas ? ne lui donne-t-on pas à boire ? Quel cocher imprudent laisserait ses chevaux à midi, en plein soleil sur une longue route sans arbres ? Quel est le chauffeur également imprudent qui ferait le même parcours et à la même heure ? Les bêtes crèveraient, et les pneus crèveraient aussi. Certes, c'est peut-être pousser trop loin, jusqu'au jeu de mots, la manie des rapprochements ; il n'en est pas moins vrai que l'automobiliste se trouve placé au milieu de contingences du même ordre que celles qu'ont connues les voyageurs du XVIII^e siècle.

Voyez maintenant encore comme le parallélisme s'accentue !

« Nous avons profité du relai pour aller visiter l'abbaye de R..., où nous avons été bien accueillis », écrit un voyageur de l'avant-dernier siècle.

Le relai moderne, c'est la prise d'essence. Tandis que le chauffeur fait remplir son réservoir et compte les bidons, on s'en va, pour se dégourdir les jambes, faire un tour dans le petit village, on va regarder un vieux puits, on entre à l'église.

Si l'on met face à face deux carnets de dépenses de voyage, l'un de 1730, — celui de M^r de Belzunce revenant de Marseille à Paris, — l'autre de 1914, qu'y trouve-t-on ? Dans le premier : payé tant pour le bac, pour graisser la berline, pour garer la berline, pour l'avoine, le son, au charron pour réparer une roue, et enfin la mention des pourboires.

Il existe encore des bacs à payer ; les garages ne sont pas tous gratuits ; l'avoine et le son, cela s'appelle aujourd'hui de l'huile et de l'essence ; le charron est devenu mécanicien : il change une pièce, il répare aussi une roue et il graisse aussi la voiture ; quant aux pourboires, ils sont de plus en plus nombreux, et l'on ne donne plus des liards comme autrefois, mais des francs. Parallélisme !

Essieu cassé ; la pire des préintailles du voyage ! s'exclame le bon président des Brosses. Nous avons aussi avec l'automobile de ces préintailles-là ; la courroie qui se casse, le moteur qui s'arrête, enfin — parallélisme — le pneu qui éclate.

On sait quels détours faisaient les voyageurs du Directoire pour éviter cette terrible forêt d'Orgère pleine de chauffeurs. Eh bien ! il y a deux ans, nous aussi, nous avions nos chauffeurs. Cela se passait au moment de Pâques, quand beaucoup de personnes partent en vacance. On n'avait pas encore arrêté ces bandits tragiques, et bien des voyageurs prudents n'osaient traverser en auto cette zone dangereuse qu'était devenu le pays qui entoure Paris dans un rayon de 50 à 100 kilomètres. Allait-on rester ? On chargea tout simplement les autos sur des trains, que, sitôt traversées les campagnes peu sûres, on quitta pour réintégrer sa voiture.

(A suivre.)

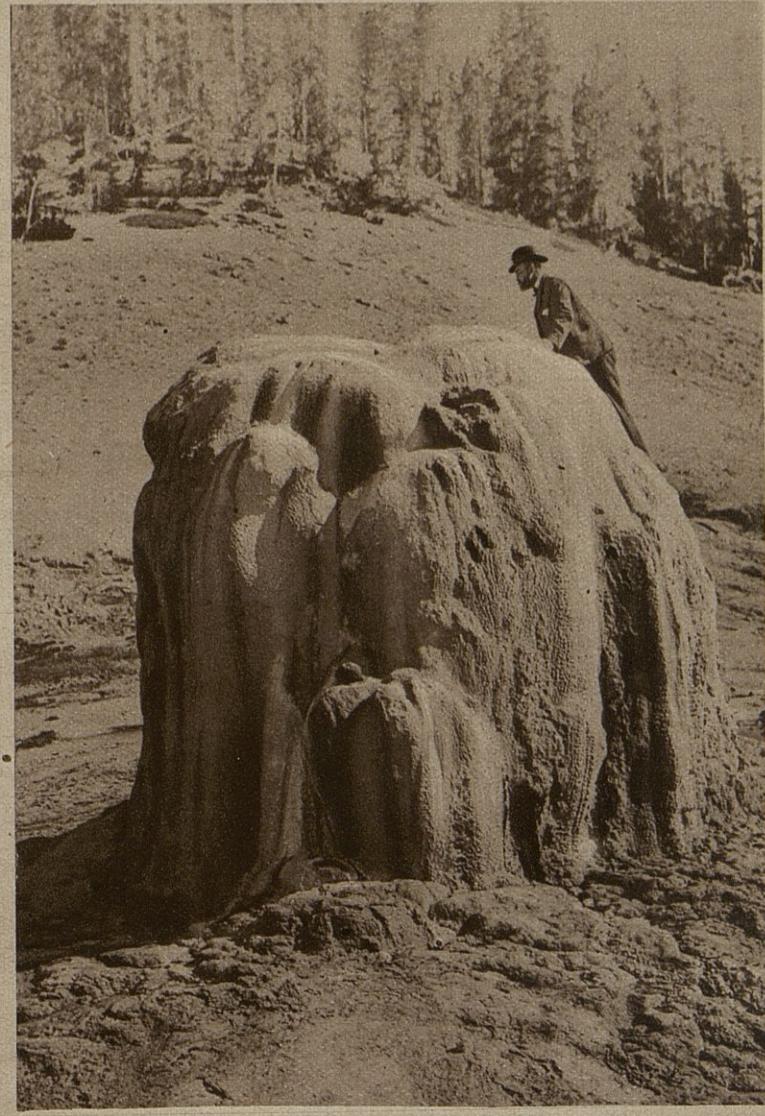
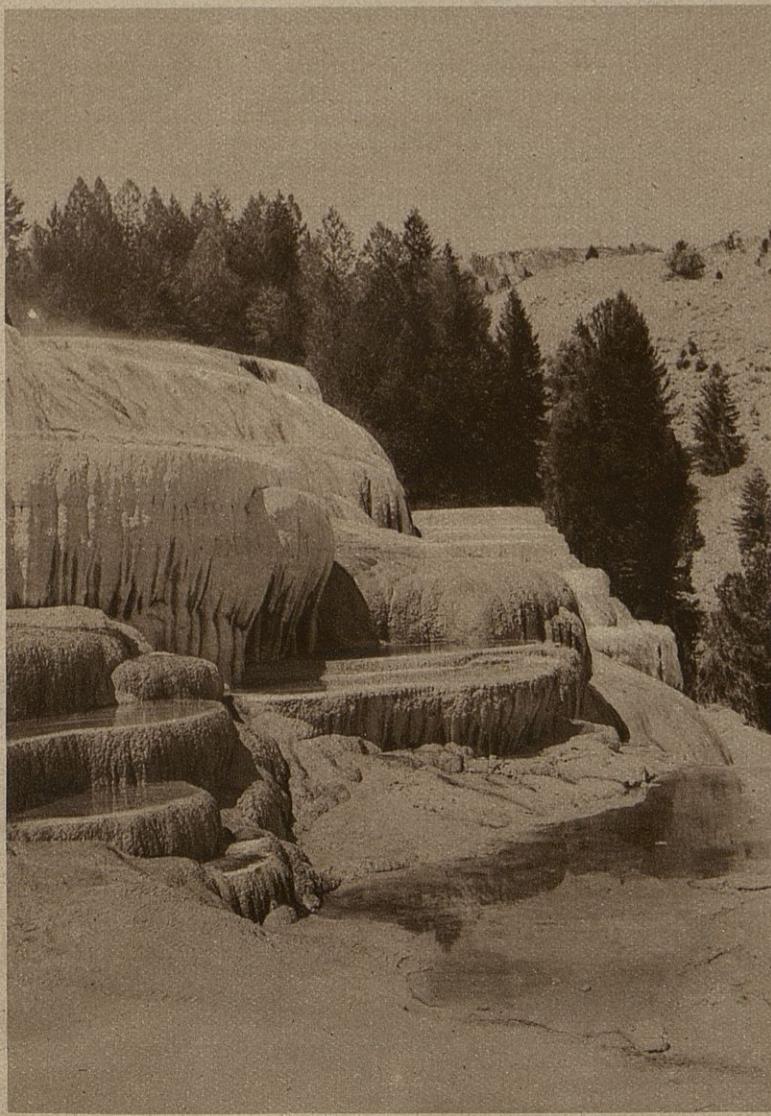
G. OUDARD.

MISÈRE, FAMINE ET TYPHUS EN POLOGNE ORIENTALE



Une mission interalliée de la Croix-Rouge, envoyée cet été en Pologne orientale et dans les régions limitrophes, a pu constater que la misère et le typhus y déciment les populations. On voit, en haut de la page, à Kowno, une troupe de réfugiés polonais dénus de tout. Au-dessous, c'est un enfant mourant faute de soins. Les autres photos représentent des scènes de la vie misérable des paysans en Galicie septentrionale, et la visite de la mission aux prisonniers bolcheviks à Kowno. L'envoi de secours dans le pays doit être immédiat. Dans le médaillon, la mission.

LES MERVEILLES DU PARC NATIONAL DE YELLOWSTON



Le Parc National de Yellowstone, qui occupe un territoire immense dans le Wyoming, offre à l'admiration des touristes les spectacles naturels les plus rares et les plus imprévus. Le travail de l'homme n'y contrarie nulle part la nature ; on a, en parcourant, l'impression de voyager à travers un pays qui n'a encore été visité par personne. Ces photos montrent une région du Parc où abondent les geysers et les terrasses de lave. Voici, à droite, le cône d'éruption d'un geyser.



ECHOS



POUR ÊTRE FORTES ET BELLES !

VOULEZ-VOUS, mesdames, vous soustraire aux funestes effets de ce qu'on appelle « la crise des domestiques » ? Voulez-vous éviter toute occasion d'avoir à pousser le gémissement bien connu que répètent chaque jour nos maîtresses de maison : « Il n'y a plus moyen de se faire servir ! » Dites, mesdames, le voulez-vous ?

« Oui ! oui ! oui ! »

Voulez-vous, par la même occasion, pratiquer vous aussi, tout comme les messieurs, la « culture physique » ?

« Oui ! oui ! oui ! »

Voulez-vous que cette culture soit « rationnelle » ? Voulez-vous qu'elle vous conduise à la force et à la beauté ?

« Comment donc ? »

C'est bien simple. Vous n'avez qu'à vous conformer aux préceptes émis naguère par le professeur Dudley Sargent, lequel a d'autant plus de chances d'être écouté de vous, mesdames, qu'il est « bien américain ».

Donc, il y a quelques années déjà, ledit professeur enseignait aux dames, à l'Université de Harward, que, pour elles, le meilleur des sports consistait... à vaquer elles-mêmes aux soins du ménage.

« Pour vous bien trouver, déclarait-il, d'un sport rationnel, hygiénique, qui donne à votre corps force, beauté, mettez-vous au travail domestique. Rien ne vaut pour fortifier les muscles des jambes et élargir la poitrine comme monter et descendre les escaliers... »

Les « cirer » et les « frotter » provoquent, évidemment, des résultats plus merveilleux encore !

« Travailler en levant les deux mains produit le même effet sur le buste... »

Donc, rangez vos armoires vous-mêmes ! Et si vous désirez acquérir de souples épaules, employez le moyen radical : du balai ! du balai !

« Pour donner de la flexibilité aux épaules, le maniement du balai est souverain. On peut y ajouter l'acte répété de porter des seaux d'eau. »

Enfin, ne craignez pas de faire office de cuisinière ou de blanchisseuse, et... mettez la main à la pâte !

« Pétrir de la pâte vous donnera des avant-bras d'une rondeur et d'une fermeté magnifiques et laver du linge pendant une heure équivaut à toute une semaine de tennis. »

Et voilà une nouvelle raison d'appliquer la sage maxime qui recommande de « laver son linge sale en famille » !

LA T. S. F. CHEZ LES « CATUQUINARU »

LES « Catuquinaru » ?... Kéksékça ? Les « Catuquinaru » sont des Indiens : ils forment une tribu qui habite la vallée de l'Amazone.

Pour Indiens qu'ils soient, les « Catuquinaru » n'en ont pas moins résolu, jusqu'à un certain point, le problème de la T. S. F., d'une façon bien personnelle et fort originale, comme on va voir.

Fort original aussi est le nom du curieux appareil qu'ils ont imaginé : il s'appelle le *cambarysu*...

En quoi consiste le *cambarysu* ?

On connaît la réponse fameuse faite par un jeune cancre à un examinateur qui lui demandait :

« Comment fabrique-t-on un canon ? »

A quoi le cancre répliqua, avec culot, par cette affirmation aussi pittoresque que ahurissante :

« Pour faire un canon, on prend un trou... et on met du métal autour !... »

Pour faire un *cambarysu*, on prend également un trou, que l'on creuse dans la terre, mais, au lieu de mettre du métal autour, on le remplit de gros sable, sur lequel on superpose du sable fin, des fragments de bois et d'os, et du mica en poudre, jusqu'à ce que le tout, entouré d'une caisse de bois de palmier, vienne affleurer au niveau du sol.

Un espace vide est ménagé entre cet amalgame et la partie supérieure de l'appareil, qui est

faite d'une sorte de plateau composé de peau, de bois et de caoutchouc durci.

Avec un bâton, analogue à ces « tampons » dont on se sert pour jouer de la grosse caisse, les Indiens frappent sur ce caoutchouc durci. Et l'écho de ce coup se répercute, paraît-il, à un mille de distance, dans la direction du nord au sud... Or les subtils « Catuquinaru » ont précisément pris la précaution d'échelonner leurs villages de mille en mille, et du nord au sud... Ils peuvent donc ainsi, grâce à l'emploi d'un code de signaux spécial, causer tranquillement et promptement de village à village.

Détail particulier : l'écho du coup frappé sur le *cambarysu*, susceptible d'être entendu à un mille de distance, est imperceptible pour une personne placée à côté de l'appareil...

Célérité et discrétion : le *cambarysu* a tout pour lui !

TROIS ANS DE SILENCE CONJUGAL !

ÊTRE mariés, habiter sous le même toit, vivre en tête à tête, et rester trois années entières sans jamais s'adresser la parole, voilà certes qui n'est pas banal !

Ce curieux phénomène vient de se produire dans un ménage britannique.

Entre les deux époux régnait, évidemment, l'incompatibilité d'humeur... Un beau jour, en 1916, le mari se décida à notifier à sa femme qu'il cessait avec elle toute relation verbale. Et cette notification fut faite par lettre, bien entendu !

La femme continua néanmoins à donner à son mari les soins domestiques « réglementaires », mais sans lui dire le moindre mot... En cas de besoin, les époux communiquaient par écrit !

Au bout de trois ans de ce régime, les deux époux viennent de se décider enfin à rompre... non pas leur silence, mais leur union. Ils demandent le divorce... Ils ont eu le temps de la réflexion !

TIMBRES RÉVÉLATEURS

LES Allemands mettent en circulation de nouveaux timbres, sur lesquels, renonçant à l'antique effigie de la *Germania* casquée et cuirassée, ils arborent de nouvelles vignettes, qui, pour être d'apparence moins belliqueuse, n'en sont pas moins significatives pour qui sait les interpréter.

Prenons d'abord le timbre de 10 pfennigs. On y voit figuré un chêne, le chêne germanique : « Ses branches ont été brisées et hachées par l'ouragan, mais le tronc malgré tout tient toujours bon. »

Passons maintenant au timbre de 15 pfennigs. Il représente le tronc du chêne en train de projeter vers le ciel des rameaux jeunes et pleins de robustesse : « Le chêne, qui aurait pu être déraciné, nous montre qu'il a conservé toute sa vigueur et veut se dépecher à dominer de nouveau le reste de la forêt. »

Enfin vient le timbre de 25 pfennigs. Une truelle et un maçon s'exhibent sur sa vignette, dont le sens se dégage nettement : « Reconstruire le formidable édifice si fortement ébranlé et le rendre plus solide et plus imposant encore qu'il n'était auparavant. »

Ainsi se révèlent les trois étapes que se flatte sournoisement de franchir l'Allemagne :

Résistance ;

Résurrection ;

Puis retour à la puissance « colossale » d'autan. Puissent les nouveaux timbres boches nous « affranchir »... de toute vaine illusion !

QUELQUES MAXIMES DU ROI DE L'ACIER

LE Roi de l'Acier, M. Andrew Carnegie, a exprimé un certain nombre d'aphorismes. Notons-en quelques-uns :

« Le travail n'est pas un châtiment : c'est un bienfait. »

« On ne paie jamais la perfection assez cher. »

« Il y a toujours une heure de chance dans la vie d'un homme. »

« Mettez tous vos œufs dans le même panier... mais surveillez-le. »

De cette dernière pensée la suivante apparaît comme la corollaire :

« Conserver une fortune est aussi difficile que l'acquérir. »

PRIÈRE DE NE PAS VENIR DINER

A U temps jadis, — à cette époque bienheureuse où l'on ignorait encore le problème angoissant de la vie chère, — bien des gens aimaient à s'offrir, de façon courante, le plaisir de retenir des amis à dîner, ou d'emmener déjeuner au restaurant un camarade rencontré sur le boulevard à l'heure de l'apéritif.

Maintenant, au taux fabuleux où est monté le « prix du beurre », héberger un invité est devenu un luxe si coûteux que beaucoup de personnes y renoncent ou ne s'y résignent qu'à la dernière extrémité.

Il en va de même en Angleterre. Récemment, dans le *Daily Mail*, l'auteur d'un article intitulé : « Prière de ne pas venir dîner », exprimait ces réflexions non moins pleines d'amertume que d'humour :

« Je suis un nouveau pauvre ; mes revenus n'ont pas augmenté, mais mes dépenses se sont fort accrues. Comme j'ai deux enfants, je ne peux aller dans une pension de famille et je n'ai aucun espoir d'améliorer ma situation. Je suis donc obligé de mesurer le thé, le sucre, la viande, le pain et le beurre, comme lorsque nous étions sous la menace des sous-marins. Ma femme et moi souhaiterions donc que nos amis, lorsqu'ils viennent nous voir, apportent leur nourriture ou qu'ils aient préalablement diné ; mais ils sont très négligents... »

Ici l'auteur vise les amis qui s'obstinent à faire des visites prolongées juste avant l'heure des repas : « Nous sommes enchantés de les voir, mais ils semblent ne jamais se rendre compte que la moindre réception est coûteuse. Ils doivent habiter tout à fait à l'étroit, car il ne leur vient jamais à l'idée de nous inviter, ma femme et moi, à un petit dîner en ville, qui romprait la monotonie de nos repas et diminuerait la gêne de la réception chez soi... »

Ne croyez-vous point que les doléances de ce nouveau pauvre anglais trouveront un écho dans le cœur de bien des nouveaux pauvres français ?

⊕ ⊕ ⊕

PENSÉES DE LA SEMAINE

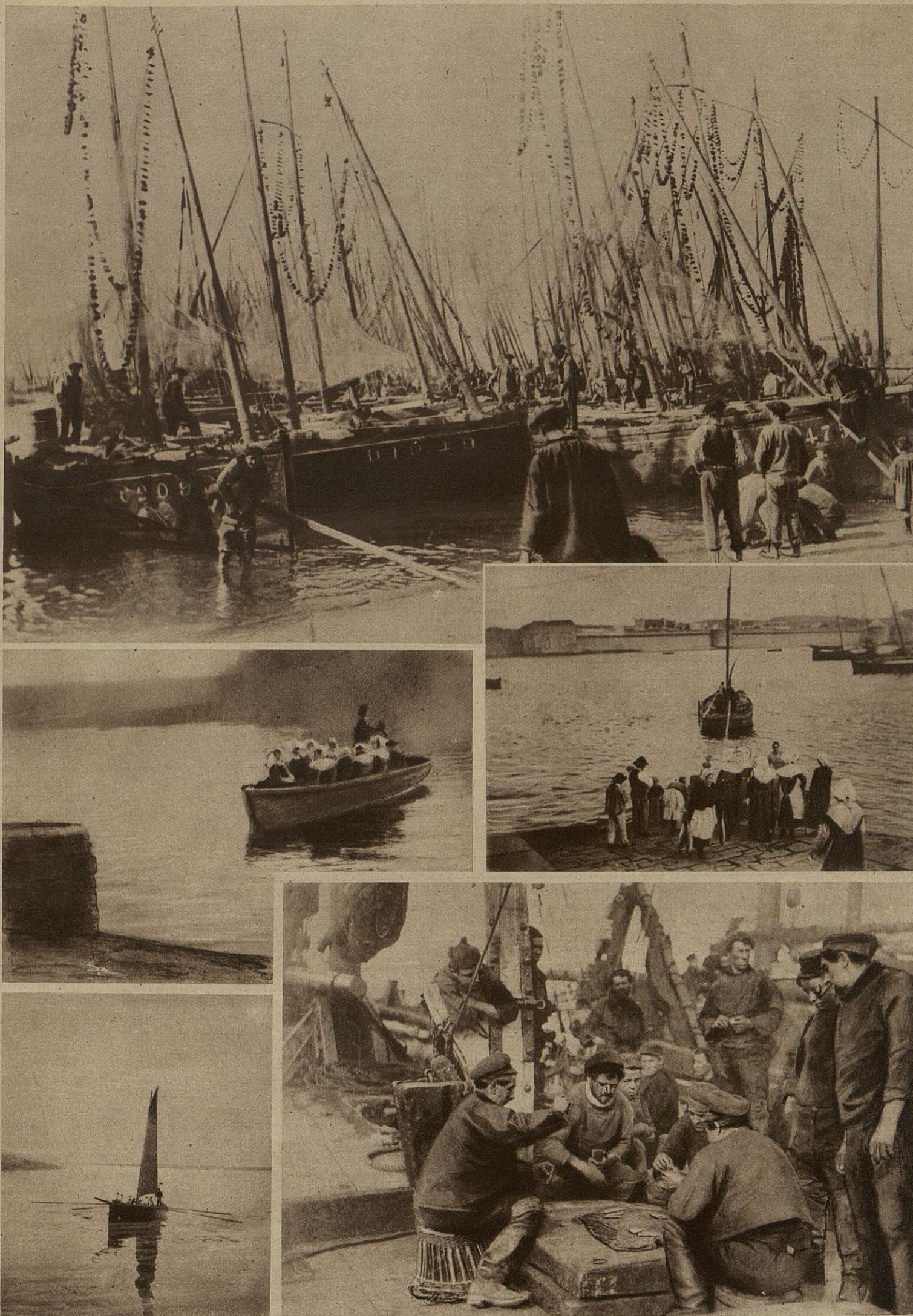
LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

À l'heure actuelle, l'union nationale est encore plus nécessaire que pendant la guerre. La situation mondiale reste en effet menaçante. Le danger d'une nouvelle lutte n'est pas écarté, et toutes les grandes démocraties doivent condamner en ce moment le renouvellement de querelles politiques intérieures. En Angleterre, la coalition des différents partis a permis de faire accepter la Ligue des nations par la Chambre en une seule séance. Si nous avions éternisé les débats, la France se trouverait aujourd'hui seule, en face d'un ennemi vigilant, à l'affût de toute manifestation de dissensions parmi ses adversaires.

Et vous savez ce qui s'est produit aux États-Unis. La paix a été compromise et la Ligue des nations mise en péril par le pays qui a pris une part prépondérante à l'élaboration des conditions de paix. La raison ? Le réveil de la lutte des partis. C'est pour nous un avertissement. Nous n'avons pas encore franchi les rapides et nous sommes en présence d'un ennemi toujours aux aguets, prêt à profiter de toutes les occasions qui lui permettraient de bénéficier des dissensions qui se manifesteraient parmi nous.

(Discours prononcé par M. LLOYD GEORGE au Reform Club de Manchester.)

UN TOUR SUR LE QUAI A CONCARNEAU



Ce qui frappe d'abord nos regards lorsque nous arrivons au port, c'est une forêt de mâts de bateaux, entre lesquels les pêcheurs ont étendu leurs filets pour les faire sécher. Une lourde chaloupe amène, des environs, des paysannes dont la coiffe dissimule presque le visage, tandis que des ménagères achètent du poisson à un batelier. Et, sur le pont d'un chalutier à quai, des matelots font une partie de cartes dont leurs camarades suivent avec attention les pérégrinations.



SCÈNES DE CHASSE AU RENARD EN ANGLETERRE.

LA CHASSE AU RENARD EN ANGLETERRE

(Suite et fin.)

PARCE que nous avons parlé d'étiquette, il ne faudrait pas en conclure qu'une chasse au renard est une fête « collet monté ». C'est précisément le contraire qui se produit. Préjugés mondains et restrictions sociales disparaissent sur le *field*. Une règle unique gouverne les relations entre *hunting people*, entre chasseurs du renard : la camaraderie, la *good fellowship*. Personne ne trouvera à redire qu'une amazone se sépare de son mari et suivre la chasse sans s'occuper de lui.

Quel que soit leur sexe, deux personnes qui ne se sont jamais rencontrées précédemment, qui n'ont jamais été présentées l'une à l'autre, entrent spontanément en conversation comme si elles se connaissaient de vieille date ; et l'une ne cherchera pas à savoir si l'autre est ou non de race noble. Qu'un chasseur fasse une chute de cheval, et les portes du château le plus proche s'ouvriront devant lui, après qu'une dame, qui est peut-être illustre par son sang et sa naissance, l'aura pansé de ses propres mains sans s'informer de son identité.

Mais la règle la plus charmante est celle qu'illustrent partiellement ces joyeuses estampes que nous avons tous vues chez les marchands de gravures, et qui nous montrent de bons gros cavaliers, à la face presque aussi rouge que leur tunique, avalant gloutonnement les sandwiches et chopes de stout que leur apportent d'aimables servantes.

Cette règle admet en principe que tous les manoirs rencontrés en route appartiennent soit à des membres du club, soit à leurs parents rapprochés, soit à leurs plus intimes amis. Et la supposition est généralement exacte. Or, les maîtres de ces manoirs ont grand soin, chaque jour de chasse, de transformer une pièce du rez-de-chaussée en une sorte de bar qu'occupent deux immenses tables : l'une est couverte de victuailles froides, tandis que s'entassent sur l'autre cruchons de bière et flacons de whisky. On entre là comme chez soi, sans avoir à solliciter d'un ami commun l'honneur d'être présenté aux maîtres de la maison. Point de cérémonie entre confrères *sportsmen* ! L'habit rouge et la culotte blanche tiennent lieu de lettres d'introduction. Et vous passeriez pour un homme mal élevé si, au retour de la chasse, vous déclinez l'invitation d'un monsieur qui vous parle pour la première fois en vous arrêtant devant sa demeure et en formulant la prière coutumière :

« *Won't you come in and refresh?* N'entrerez-vous pas prendre une collation ? »

On voit que la chasse au renard, bien que pratiquée exclusivement en Angleterre par la classe noble, est loin d'avoir ce caractère somptueux et « grand seigneur » que revêt en France la chasse à courre, ce qui n'empêche pas d'ailleurs ses enthousiastes de l'appeler le « sport des rois ».

Il serait regrettable que cette chasse, qui entretient dans les hautes classes anglaises un charmant esprit de bonhomie, vînt à disparaître. Mais il faut bien reconnaître que, si elle fait vivre indirectement des milliers d'artisans, elle devient une cause directe de ruine pour le petit fermier. L'élevage de la volaille lui est pratiquement interdit, puisqu'il doit la tenir enfermée dans d'étroits locaux, à l'abri des attaques des renards, qu'il n'a pas le droit d'abattre, même quand il les surprend dans son poulailler ! Qu'on ne s'étonne plus que l'Angleterre importe annuellement des milliards d'œufs, qu'elle fait venir des pays les plus lointains, du fond de la Russie, et même de la Chine !

Mais le droit que lui refuse la loi de se défendre, le paysan le prend tout de même, en plaçant des appâts empoisonnés près des terriers de ses ennemis. Parfois, son ressentiment se manifeste d'une façon plus tragique.

**

Il y a deux ans, en Irlande, le trésorier d'un club de chasse repoussa les réclamations des paysans, qui demandaient 20.000 francs d'indemnités pour les ravages dont leurs basses-cours avaient eu à souffrir. L'*opening meet* (première chasse de la saison) eut lieu le lendemain du jour où les délégués des fermiers n'avaient recueilli, en guise de dédommagement, que la menace de poursuites judiciaires.

Cette chasse d'ouverture devait se terminer par une véritable catastrophe. Dès le *start*, les chiens relevaient une piste toute fraîche et s'élançaient à une allure si rapide que les cavaliers les mieux montés ne pouvaient les suivre qu'à distance, en se guidant sur leurs abois. Puis les voix s'éteignirent dans le lointain, et la chasse s'égara dans une région accidentée, que la présence de nombreuses carrières abandonnées rendait dangereuse.

Les uns après les autres, les chasseurs abandonnèrent la poursuite. Quand, le soir venu, ils se retrouvèrent au point de départ, ils eurent la stupeur d'apprendre qu'aucun d'eux n'avait rencontré la meute, et les piqueurs rentrèrent à leur tour sans les chiens. Revenir bredouille, passe encore ! Mais perdre la meute en route, voilà ce qui ne s'était jamais vu.

Ce ne fut que deux jours plus tard qu'on la découvrit au fond d'un puits de carrière : des quarante chiens qui la composaient, il ne restait plus que des cadavres ou de pauvres bêtes mutilées. Et voici ce qu'établit l'enquête de la police. Des « paysans », qui restèrent d'ailleurs introuvable, avaient, le matin même du *meet*, traîné sur le sol un renard vivant, solidement ligoté. La piste aboutissait à une planche vermoulue, placée en travers du gouffre, et que les auteurs de ce complot diabolique avaient sciée aux deux extrémités. On devine le reste !

Cette meute avait coûté 3.500 guinées, soit 92.000 francs, et elle ne chassait que depuis trois saisons. Comme il faut plusieurs années pour constituer une meute de foxhounds, le club préféra se dissoudre.

Bien que ce sport n'ait guère qu'un siècle et demi d'existence, il a déjà donné naissance à de curieuses légendes et engendré d'étranges superstitions. Par exemple, la chasse d'ouverture se fait toujours un vendredi, ce qui assure au club une saison favorable. Des poils de la queue du renard sont de précieux talismans qui vous préservent des chutes de cheval, et beaucoup de chasseurs en portent une mèche fixée à l'arrière de leur selle avec un nœud de rubans verts. Si la chasse rencontre en route un lièvre, et surtout s'il coupe entre la meute et les premiers cavaliers, c'est signe qu'on rentrera bredouille.

La découverte d'une nichée de renardeaux noirs constitue une grave menace pour le club sur le territoire duquel sont nés les petits carnassiers, et plus d'un membre renoncera à chasser pendant toute la saison, de peur de faire une mauvaise chute. Mais la plus vive terreur qu'éprouve un chasseur, c'est à l'annonce que le renard que poursuit la meute est de fourrure noire : un membre du *hunt* est condamné à mourir de mort violente dans les douze mois. Aussi les piqueurs, arrêtent-ils la poursuite dès qu'ils découvrent que le gibier porte cette livrée néfaste.

Quant aux légendes, nous n'en citerons que deux, qui sont passablement impressionnantes. Vers 1730, pense-t-on, c'est-à-dire à l'époque où l'on commençait à courre le renard, une jeune femme de grande beauté, et de race noble, disparut en traversant à cheval une rivière du nord de l'Angleterre, et, malgré les recherches de ses compagnons de chasse, on ne retrouva pas son cadavre.

Pour rien au monde, un *hunt* ne s'aventurerait dans les parages de ce cours d'eau à la nuit tombante, car les vieux chasseurs du pays ont à vous raconter sur la chasseresse-fantôme des histoires à vous faire dresser les cheveux sur la tête. On l'a vue se mêler à une bande, chevaucher gracieusement en conversant avec les chasseurs, et chercher à les entraîner dans l'eau profonde, avant de s'évanouir, elle et son cheval noir, dans la nuit, en poussant des clameurs effroyables !

Plus macabre encore cette légende irlandaise. Un fameux chasseur de renard tomba un jour au fond d'un ravin. Quand on retrouva son cadavre, un bras tout entier manquait, sans qu'on pût expliquer sa disparition.

Depuis lors, le jour anniversaire de cet étrange accident, les chasseurs doivent s'attendre à rencontrer dans la lande ce bras sanglant, planté debout sur l'herbe, la main vers le ciel. Et vous trouverez des gens pour vous affirmer qu'il leur arriva de mettre pied à terre pour s'emparer du lugubre débris, et qu'il leur fondit entre les mains.

Ne croirait-on pas lire là le canevas d'un conte fantastique à la manière d'Edgar Poe ?



EXPÉRIENCES DE MOTOCULTURE AVEC TRACTEURS A GRIGNON.

NE LAISSONS PAS MOURIR LA TERRE

Maintenant que les grandes questions urgentes, traité de paix, démolition, renouvellement du Parlement, sont résolues, il apparaît nécessaire de se préoccuper des autres questions économiques et sociales, aussi impératives dans leur ensemble, puisque de leur solution bonne et rapide dépend l'avenir de notre pays.

Longtemps déjà avant la terrible épreuve, nos économistes se préoccupaient de la désertion, de jour en jour croissante, de nos campagnes, sans parvenir à trouver le moyen d'enrayer le triste exode des ruraux vers les villes.

Cette population, qui représentait, il y a cinquante ans, les trois quarts de la Nation, ne représente plus actuellement qu'une faible moitié; tout le reste est parti vers les bruyants centres tentateurs.

Les grandes usines, entreprises et administrations, qui avaient découvert dans le paysan un individu docile, discipliné et courageux, et qui, pour toutes ces qualités, le préféraient aux ouvriers citadins, plus raisonneurs et moins maniables, avaient favorisé cette émigration en drainant toute cette main-d'œuvre vers leurs chantiers, avec l'appât d'un bon salaire et d'une vie plus agréable que celle des campagnes; car il ne faut pas oublier que l'attrait du faux plaisir des villes après le labeur a été un puissant agent de corruption pour nos paysans.

Mais, si le mal était déjà grand il y a quelques années, il prend la forme d'une calamité maintenant que la guerre a fait un immense vide dans nos populations rurales, qui ont soutenu presque tout l'effort de la lutte pendant cinq années.

Au 1^{er} août 1914, la France possédait environ 12 millions de bourgeois et travailleurs des villes pour 28 millions de ruraux. Si l'on défaillait de ce dernier chiffre les femmes, les vieillards et les enfants, il restait à peu près 7 millions d'hommes de quinze à quarante-huit ans appelés à porter les armes, contre 3 millions de citadins du même âge.

Or, la France, qui a levé pour sa défense 8 millions d'hommes, a donc fait entrer arithmétiquement dans ce nombre environ 6 millions de campagnards pour 2 millions de citadins.

Ce détail suffit à lui seul à indiquer quelle proportion représente notre déficit rural dans le chiffre de 1.393.515 morts ou disparus, qui est celui de nos pertes pendant la guerre 1914-1918.

Devant cette lamentable constatation, on peut se demander quel sort attend notre France agricole si la désertion de la terre continue son œuvre néfaste.

Une question se pose : comment faire pour retenir l'homme au village? Comment arriver à lui démontrer que sa carrière est la plus noble d'entre toutes, que son travail est le moins dégradant, que son existence est la plus facile?

Nous croyons que la femme pourrait jouer là un grand rôle, puisque le plus souvent c'est elle qui, très jeune encore, veut quitter la ferme pour l'atelier et l'étable pour la cuisine ou l'office, entraînant à sa suite, le gars qui devient homme d'équipe sur les grands réseaux de chemin de fer ou manœuvre dans les usines.

Il faut donc faire sortir la femme de l'erreur dans laquelle l'a plongée le miroir à alouettes de la grande cité qui s'amuse.

Il faut lui faire aimer et comprendre son métier de campagnarde, et l'homme restera aux champs si elle-même y demeure.

A l'institutrice revient d'abord cet apostolat, puisqu'elle est appelée la première à modeler l'âme de l'enfant; puis, à la sortie de l'école primaire, il faut lui continuer un enseignement spécial pour lui donner le goût de la vie agricole.

Dans la plupart des pays étrangers, on a compris l'importance de ce genre d'enseignement, et on a créé pour cela des écoles, dites fermes-écoles, qui comportent une exploitation assez considérable où l'on apprend tout ce qui touche au rôle de la femme en agriculture.

En Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, au Canada, en Allemagne, en Autriche, des fermes-écoles fonctionnent avec succès, ainsi que des cours d'économie domestique pour les fermières, cours du soir, à la portée de tous, et qui fonctionnent dans les villages.

C'est cet enseignement spécial qui a instruit et formé, en Angleterre, la fameuse armée des fermières, qui vient d'être démolisée récemment et qui sauva l'agriculture pendant la guerre.

Puis il nous faut également favoriser la petite culture, le petit propriétaire-fermier qui n'a pas le moyen, ses ressources étant insuffisantes,

de se lancer dans les nouvelles méthodes de travail, par l'emploi des machines agricoles perfectionnées qui peuvent, elles, parer au déficit de la main-d'œuvre, en remplaçant chacune cinq ou six hommes.

Nos pays du Nord, qui veulent à tout prix renaitre de leurs ruines, ont déjà appliqué, dans ce sens, un système qu'il est souhaitable de voir s'étendre dans toute la France.

Ils ont organisé la culture en commun : cinq ou six petits possédants se sont réunis en coopérative; ils ont acheté des tracteurs et machines agricoles afin de pratiquer la motoculture qui les sauvera. Puis en commun toujours, ils ont ensemencé leurs champs et ont travaillé à obtenir le maximum de rendement par l'emploi des engrâis chimiques et d'un outillage moderne facilement acquis par l'union de leurs moyens individuels mis au profit de la collectivité.

Ils ont compris qu'ils tenaient leur émancipation et leur relèvement entre leurs mains, et qu'il dépendait de leur groupement d'obtenir des produits largement rémunérateurs.

Cet esprit d'association s'étend déjà en Picardie, en Champagne et même dans les Flandres, et nos paysans se montrent satisfaits des premiers résultats de leur entreprise.

A leur encontre, et dans un but démocratique, la jeune République Tchéco-Slovaque, dans son projet de réforme agraire, a posé la question d'expropriation pour tous les domaines comprenant plus de 200 hectares en champs, prairies et jardins, et 100 hectares en forêts.

Il ne s'agit nullement, d'ailleurs, d'une confiscation; tous les propriétaires doivent recevoir une indemnité équivalente à la valeur des terres dont l'Etat prend possession, et des précautions utiles ont été prises pour éviter, tout à la fois, un morcellement funeste à l'exploitation et un bouleversement excessif de l'ordre établi.

Le grand domaine passe de la possession d'un particulier à celle de la collectivité, puisqu'il est réparti entre les paysans, moins fortunés, qui en deviennent possesseurs, soit en pleine propriété, soit en location à long terme, et moyennant certaines obligations relatives à la mise en culture. Ces mêmes paysans peuvent néanmoins, à l'instar de nos coopératives, s'associer pour revendiquer l'achat, en commun, d'un lot de terrain mis en vente par l'Etat.

La petite culture française a donc besoin d'être convertie et entraînée, afin de lui faire quitter ses vieilles routines paralysantes pour arriver, par l'association, à la pratique des nouvelles méthodes de culture régénératrices.

Il ne faut plus que les grands pays puissent obtenir du blé en plus grande quantité et à meilleur compte que le nôtre, et, pour satisfaire cette louable ambition, il faut d'abord que nous puissions arriver à fabriquer chez nous les machines agricoles nécessaires à notre culture.

Notre importation était passée, de 1902 à 1914, de 21 millions à 41 millions. Sur les 60 millions qu'absorbe notre agriculture métropolitaine et coloniale, l'industrie française n'en livrait donc guère qu'un faible tiers.

Il nous faut pouvoir nous suffire à nous-mêmes et travailler au perfectionnement de notre outillage, si nous voulons que le problème de la main-d'œuvre agricole soit résolu.

Un penseur disait dernièrement et fort sagement : « Le jour où l'on aura dépensé pour la terre tous les trésors d'invention et de recherches que l'on a faites pour la guerre, le jour où l'on aura enfin fabriqué « l'artillerie pacifique », vous verrez ce que deviendra la main-d'œuvre agricole. »

Sully a dit fort justement que les deux mamelles de la France étaient le labourage et le pâturage, puisque sa richesse tient surtout à son blé, sa vigne, ses céréales, ses forêts, ses prairies.

Le sol français est le plus riche du monde. Voyons la Bretagne, pays plutôt pauvre, — car nous ne parlons pas des côtes, — où le paysan a tout sacrifié à la terre; celle-ci est montée à une valeur extraordinaire, elle vaut de 1.000 à 3.000 francs l'hectare, selon sa fertilité et la nature de sa culture.

Quelle éclatante résurrection pour notre pays endetté par la guerre si nous nous mettions avec ardeur au travail, et si nos paysans demeuraient fidèles à la mère nourricière, à la terre! Car il faut encore beaucoup de bras pour actionner les machines modernes!

Quelles voix assez fortes et autorisées donneront le signal de l'arrêt de l'exode rural, pour nous permettre de réorganiser notre agriculture qui, plus que jamais, demande des paysans, des hommes?

A TRAVERS LES LIVRES D'ÉTRENNES



DÉCEMBRE ! Que de promenades dans les boutiques, que de regards extasiés devant les étalages, que de recherches dans les catalogues ! C'est le mois des espoirs et des tentations, et que ne ferait-on pas pour que ces espoirs soient réalisés !

Mais il faut choisir, et c'est là que commence la difficulté : il n'y a pas que les jouets, les bibelots, les poupées, les mitrailleuses, les tanks, il y a aussi les livres, les albums, où, les yeux brillants de curiosité, l'on suit les aventures des héros préférés et toujours retrouvés avec plaisir. Cette année il y aura des connaissances nouvelles à faire, tel le héros de *Sous les Cocardes*, par Jeanjean, que publie la Librairie Hachette. C'est une nouveauté sensationnelle qui donne, — avec une préface de l'« as » Madon, — en une suite de textes et de dessins colorés, charmants, vivants, amusants, toute l'histoire d'un aviateur depuis les journées d'école jusqu'aux vols les plus audacieux et aux combats les plus émouvants. Toute la vie d'une escadrille y est retracée avec ses moments de délassement et de fou rire et ses jours de « boulot ». C'est un livre qui fera la joie des enfants et qui leur donnera en même temps des notions précises et exactes sur l'aviation. Les parents qui se pencheront sur les têtes rieuses s'amuseront aussi pour leur propre compte : certains épisodes, qui sont communs à toutes les armes, comme le déménagement de l'escadrille et la visite du ministre, rappelleront à ceux qui furent au front les souvenirs à la fois pénibles et cocasses des jours d'étape ou d'installation au cantonnement.

Songeons avec quel plaisir nous avons découvert dans notre enfance *Vingt mille lieues sous les mers*, *les Enfants du Capitaine Grant*, *l'Île mystérieuse* et tant d'autres livres de Jules Verne ! L'on ne peut faire autrement que d'admirer avec quelle géniale intuition ce grand romancier a prévu toutes les découvertes scientifiques.

La guerre qui vient de finir a montré combien toutes les inventions qu'il avait imaginées se sont réalisées, même celles qui paraissaient les plus audacieuses et les plus fantastiques. Cette année, la Librairie Hachette offre un Jules Verne inédit : *l'Étonnante Aventure de la Mission Barsac*. Quel régal pour les jeunes gens et avec quel passionnant intérêt suivront-ils toutes les péripéties de cette mission qui explore aux prix des pires dangers la boucle du Niger !

C'est un digne successeur de tous ces romans d'aventure captivants qui le précédent et qui font parcourir l'Europe et l'Asie,

l'Afrique et les Deux Amériques, les Mers, les Océans et les Espaces célestes.

Et pour les plus jeunes, que de romans à choisir dans la « Bibliothèque Rose » ! Quels sont ceux d'entre nous qui ne se rappellent avec attendrissement : *la Sœur de Gribouille*, *le Général Dourakine*, *l'Auberge de l'Ange-Gardien*, *les Chasseurs de girafes*, *le Petit Chef de famille*, etc., etc. Et cet immortel *Cadichon*, à combien d'ânes moins intelligents et moins débrouillards n'a-t-il pas donné son nom ! Cette année, deux volumes nouveaux enrichissent la collection de la Librairie Hachette : *les Petits Réfugiés*, d'Édouard Maynial, avec illustrations de Beuzon, et *les Années heureuses* de M^{me} Denise Aubert, avec illustrations de Zier. Ces deux volumes, d'un passionnant intérêt, feront la joie des enfants et compléteront avec bonheur une collection qui compte déjà tant de succès.

Pour les plus grands, un livre à la fois instructif et intéressant comme un roman est celui des *Grandes Figures de l'Humanité*, par Souchon et Tild.

On y passe en revue tous les grands hommes des temps anciens et modernes, et cela forme une admirable galerie illustrée qui va de Périclès à Pasteur, en passant par Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, Shakespeare, Napoléon, Lamartine, etc., etc.

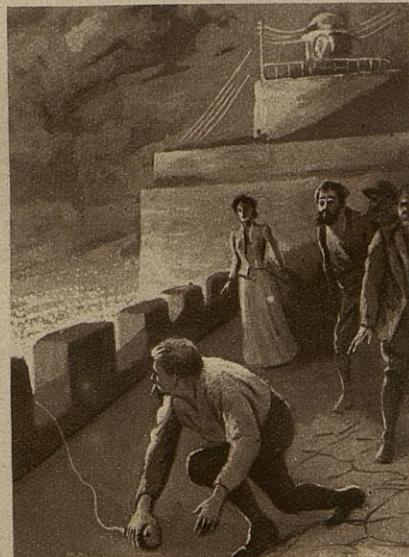
En somme, pour tous, les tout petits, les enfants et les grands, la Librairie Hachette a su composer une collection admirablement adoptée à l'intelligence et aux aspirations de chaque âge. Il n'y a qu'à choisir, et n'est-ce pas là le plus beau cadeau à faire : celui qui fait à la fois sourire et penser.



Marcel Jeanjean
préface du capitaine Madon

LIBRAIRIE HACHETTE

NOTA. — *Sous les Cocardes*, par Jeanjean, un album in-4^o en couleurs, 15 fr. — *L'Étonnante Aventure de la Mission Barsac*, un volume in-8 illustré : broché, 15 fr., cartonné, 22 fr.; format in-16 illustré : broché, 5 fr.; cartonné toile tranches dorées, 7 fr. — *Les Petits Réfugiés*, par Édouard Maynial. — *Les Années heureuses*, par M^{me} Denise Aubert, chaque volume in-16 : broché, 4 fr.; cartonné tranches dorées, 6 fr. — *Les Grandes Figures de l'Humanité*, par Souchon et Tild, 1 volume in-8, 125 gravures : broché, 15 fr.; cartonné. 20 fr.



CRÈME TEINDELYS

donne un teint de lys

La Crème Teindelys, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire luire. Parfumée aux extraits de fleurs, la Crème Teindelys est le type le plus parfait de la crème de toilette susceptible d'embellir les visages même défectueux et les peaux les plus rugueuses. Elle préserve le teint des morsures du froid et du vent. Elle le protège contre les atteintes du soleil ; son emploi évite le hâle, les taches de rousseur. C'est le précieux talisman des personnes qui aiment à pratiquer les sports, la vie en plein air, l'automobilisme, etc.

Son emploi neutralise les piqûres d'insectes et les irritations dues à la poussière.

La Crème Teindelys donne à la peau un aspect particulier de santé dans un frais rayonnement de beauté et de jeunesse. On peut la conseiller toujours avec succès pour les soins du visage, du cou, de la gorge et des bras. Son adhérence est parfaite ; elle s'étale facilement, n'est pas apparente et tient bien la poudre.

Crème Teindelys, lepot.	5 fr. 50	F ^{co} 6 fr.
Pot ou tube d'essai.	2 fr. 75	— 3 fr.
Poudre Teindelys, blanche, chair, rachel clair, rachel foncé, rose naturel, rose pour brune.	4 fr. 40	— 5 fr.
Bain Teindelys.	3 fr. 30	— 4 fr.
Eau Teindelys.	8 fr. 80	— 11 fr.
Lait Teindelys.	11 fr.	» — 13 fr.
Savon Teindelys.	4 fr. 40	— 5 fr.
Fards (toutes teintes).	4 fr. 40	— 5 fr.



TOUTES PARFUMERIES
ET GRANDS MAGASINS

ARYS

3, Rue de la Paix
PARIS

Ambre vermeil — Fox-trot
Un Jour viendra

Le flacon Lalique : F^{co} 33 fr.
Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

Ambre vermeil — En fermant les yeux
Le grand flacon Lalique : F^{co} 66 fr.

BOUQUETS :

Parlez-lui de moi — Premier Oui
Rose sans fin

L'Anneau merveilleux
L'Amour dans le cœur

Le flacon Lalique : F^{co} 38 fr. 50
Le flacon série : F^{co} 33 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

EXTRAITS :

Œillet, Rose, Mimosa, Violette
Jasmin, Cyclamen, Lilas
Muguet, Chypre
Iris, Héliotrope

F^{co} 25 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 13 fr. 50

A UNE FRANCE NOUVELLE
IL FAUT UNE REVUE NOUVELLE

1 Roman
2 Comédies
6 Nouvelles
15 Articles documentaires

12 000 lignes de

LEC-TU-RES

ET

POUR TOUS

LE NUMÉRO MENSUEL :

2 fr.

ABONNEMENT D'UN AN :

22 fr.

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres : il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit)

PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Perceuteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

On n'imité pas l'inimitable Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté

Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris



Chenil Français

CHIENS POLICIERS
et de luxe toutes races
Expéditions dans tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53

Maison de Vente : 25, RUE DUPHOT, PARIS

Obligations 5 % Nord de São Paulo

Les obligataires désirant se faire rembourser leurs titres au prix d'émission doivent envoyer leur nom et adresse au Syndicat Franco-Brésilien des Porteurs d'Obligations 5 % Nord de São Paulo, Caixa do Correio, 270, Rio-de-Janeiro.

ACHETEZ...

l'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.
Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires et marchands de journaux.

OBLIGATIONS 5 % NORD DE SAO PAULO

Les coupons n° 2 et 3 des obligations 5 % de la nouvelle Cie Chemins de fer Nord de São Paulo (São Paulo Northern) sont payables chacun à raison de 12 fr. 60 monnaie française, au cours du change du jour, aux guichets de la Banque Fédérale, à Genève, 8, Place du Molard.

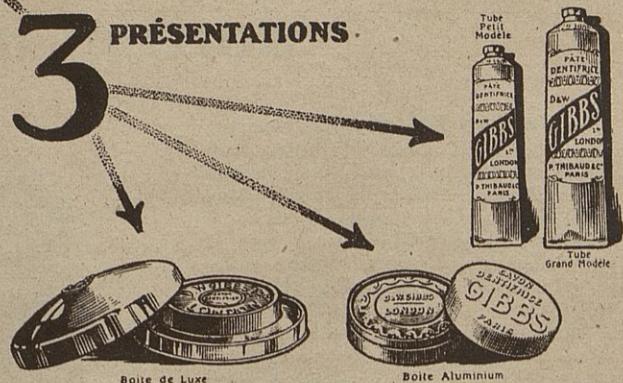
Les coupons n° 1 ont cessé d'être payés par suite de la prescription le 31 décembre 1918 et il en sera de même pour les coupons n° 2 le 31 décembre 1919.

Les porteurs d'obligations 5 % de l'ancienne Cie Chemins de fer Nord de São Paulo (Araraquara) qui n'auraient pas encore échangé leurs titres contre les obligations 5 % de la nouvelle Cie Chemins de fer Nord de São Paulo (São Paulo Northern) peuvent effectuer cet échange aux guichets de la Banque Hollandeuse de l'Amérique du Sud, Rokin, 33-45, Amsterdam, ou de la succursale de cette banque à Rio-de-Janeiro, Rua da Candelaria, 21.

L'échange des titres cessera probablement le 31 décembre 1919 en vue de l'arrêt du Suprême Tribunal du Brésil déclarant nulles les anciennes obligations.

Pour tous renseignements supplémentaires s'adresser au siège de la Cie, 344, Praia do Flamengo, Rio-de-Janeiro.

les 3 PRÉSENTATIONS



DU
SAVON DENTIFRICE

GIBBS

ses 3 CONSEILS

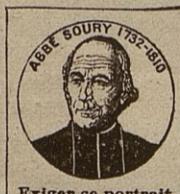
LAVEZ vos DENTS
COMME vos MAINS
AVEC du SAVON

EXIGEZ LE
GIBBS
AUTHENTIQUE

LAVEZ vos DENTS
MATIN & SOIR
LAVEZ-LES APRÈS
CHAQUE REPAS

P. THIBAULT & C°, 1 et 5, rue La Boétie, PARIS
Commerce et distribution de D. A. W. GIBBS || INVENTEURS de Savon pour la barbe et de Savon dentifrice

MALADIES de la FEMME



La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

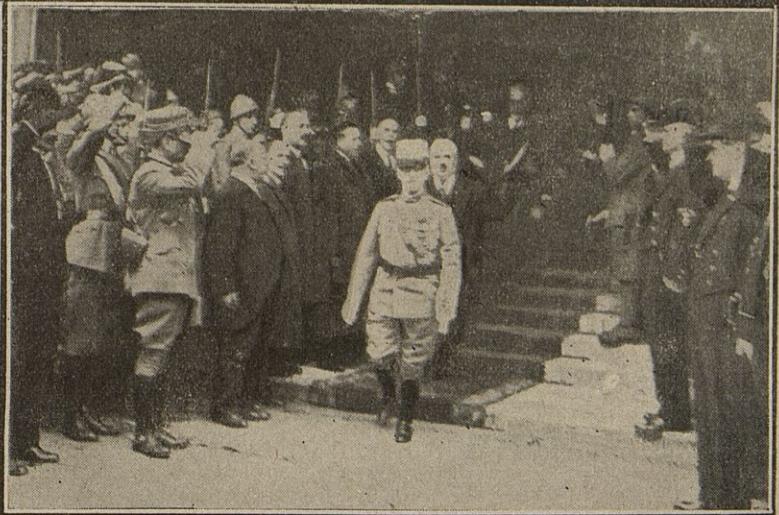
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couves, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies, le flacon 5 fr. 40 + impôt 0 fr. 60, total : 6 francs ; franco gare, 6 fr. 75. Les 4 flacons 24 francs franco, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis.)

VICTOR-EMMANUEL III ACCLAMÉ A LA CHAMBRE ITALIENNE



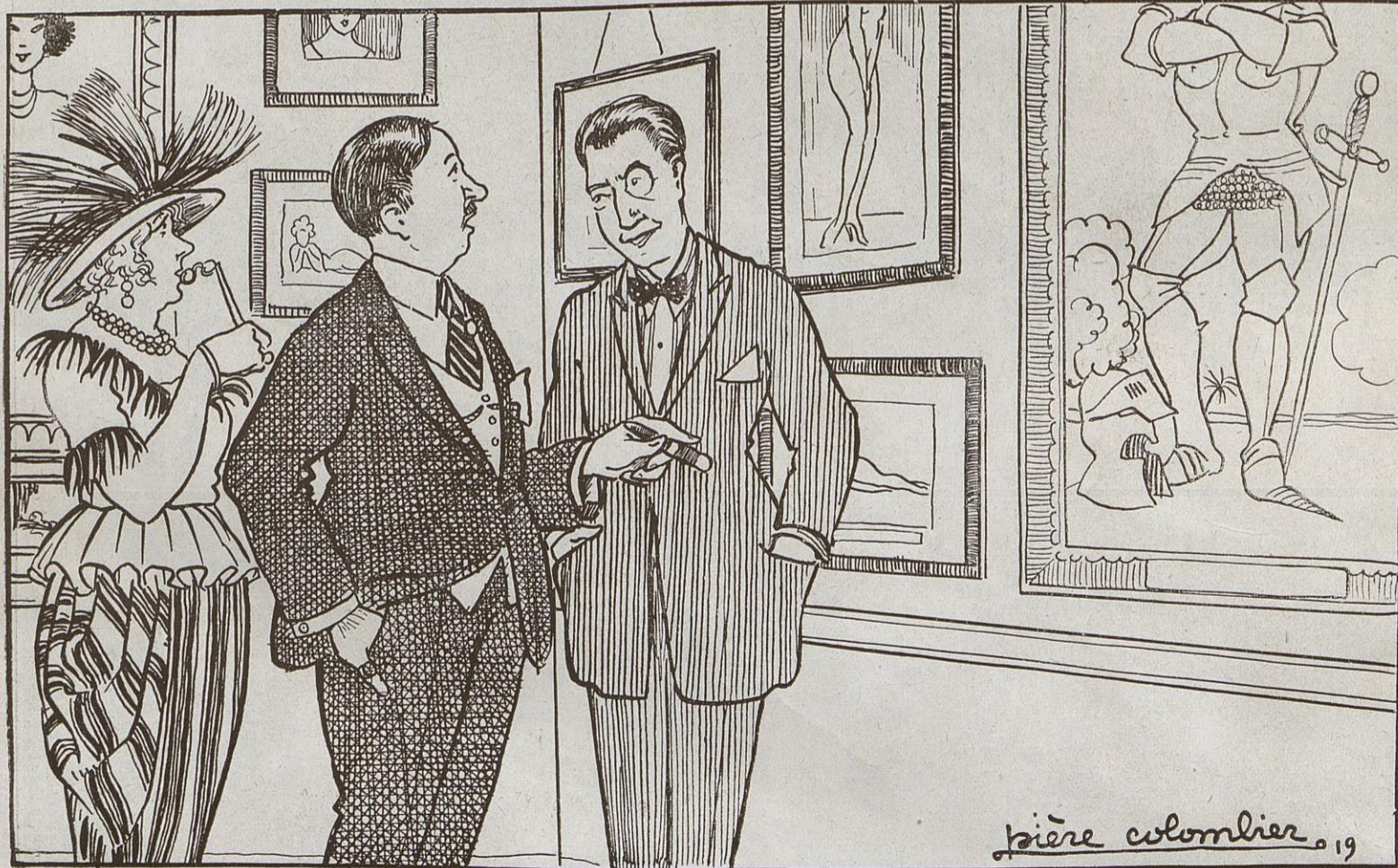
L'ouverture de la 25^e législature italienne a été marquée par une imposante manifestation en faveur de la monarchie. Au moment où le roi et sa famille entraient dans la salle des séances, la représentation socialiste tout entière se retira en criant : « Vive le socialisme ! » tandis que le reste de la Chambre faisait aux souverains une ovation qui ne cessa qu'après la sortie du dernier socialiste. On voit, dans cette page, la foule sur la place du Quirinal, puis le roi se rendant au Parlement. Ici, à gauche, après la séance, M. Nitti félicitant le prince d'Udine ; à droite, le roi sortant du Parlement.



PENDANT LA FERMETURE

— D'où viens-tu à cette heure-ci ?... Tu ne vas pas encore me dire : « Des dancing ! »... ils sont fermés.

— C'est justement, mon chéri... je viens d'une séance de leur syndicat !



DISTINGUONS...

— C'est un ancêtre... nous avons eu des croisés dans notre famille...

— Voyez-vous, sauf votre respect monsieur le duc, chez nous, les Dupont, il n'y a jamais eu de mélange...